

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Léopold I<sup>er</sup> et les catholiques belges

L'âme du Japon

Hommes et choses d'Égypte

Trop pour un!...

Travaux et manifestations de l'Action catholique italienne

La tendresse de Léon B'oy

« Caritas »

A. De Ridder

André Bellessort

Emile Suys, S. J.

Vincent Mac Nabb

Louis Picard

Jean Soulairol

Martial Lekeux

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Abbaye de Notre-Dame d'Orval, Mgr J. Schyrgens.  
— France. — Italie.

### La Semaine

♦ *Auguste Beernaert fut une des plus grandes et des plus belles figures de notre histoire contemporaine. Intelligence d'élite, homme de grand savoir et de haute culture, il fut un chef de parti et un homme d'Etat éminent. Ministre d'un Roi qui avait du génie, il a été le plus intelligent et le plus précieux des collaborateurs, et la Patrie lui est redevable d'immenses bienfaits.*

On a beaucoup écrit sur Beernaert cette semaine. Deux points méritent d'être tout particulièrement soulignés.

Dans le tragique conflit qui sépara Léopold II et Beernaert, étaient aux prises les principes dont l'opposition domine toujours notre politique coloniale : l'intérêt et la civilisation, l'or et le nègre.

Et de n'avoir pas assez tenu compte des exigences chrétiennes de toute colonisation, d'avoir trop recherché les bénéfices immédiats, a conduit, non seulement à négliger d'impérieux devoirs vis-à-vis des noirs, mais encore à nuire aux intérêts mêmes que l'on croyait servir! Le grand problème qui commande toute la politique congolaise est celui de la main-d'œuvre. La poursuite éfrénée de gains rapides a fait commettre les fautes les plus graves dans l'utilisation du travail indigène. Par une espèce de justice immanente, ces manquements aux devoirs civilisateurs, auxquels le grand caractère que fut Beernaert refusa de s'associer, et qui ont gravement nui, certes, à la population indigène ont aussi compromis cette condition sine qua non de l'exploitation des immenses richesses coloniales : la main-d'œuvre.

Ah! si on avait un peu plus pensé au nègre et un peu moins à l'or!... On aurait, aujourd'hui plus — et de meilleurs — nègres, et aussi plus d'or.

Beernaert, comme l'a très bien rappelé M. Vandevyvere, dans son beau discours d'Ostende, fit du parti catholique un grand parti gouvernemental à préoccupations nationales. Pendant les dix années qu'il présida aux affaires publiques du pays, il n'eut qu'un idéal : l'intérêt national.

Il fut toujours un fils fidèle et dévoué de l'Eglise catholique. Mais on peut regretter qu'un libéralisme, sans doute inconscient comme chez tant d'esprits éminents du siècle dernier — et. de nos jours! — lui ait caché certaines vérités, essentielles pourtant à la vie des Etats. Leur connaissance n'eût peut-être pas changé grand'chose, du moins en apparence, aux réalisations pratiques de son action publique; elle les eût néanmoins placées dans la synthèse qui, seule, donne à la vie politique sa vraie signification.

Mais combien y a-t-il d'hommes d'Etat, même catholiques, à savoir que le grand péché de l'Europe, comme le rappelait un jour le cardinal Mercier pendant la guerre, est cette apostasie des nations, cette laïcisation de toute notre vie publique, ce cantonnement de la religion dans la vie privée, dont l'Europe finira par mourir si elle ne vient à récipiscence.

♦ *De lourds nuages montent à l'assaut du beau soleil de Locarno. L'invoisable discours de Tannenbergh, contresigné par l'effarant télégramme de Guillaume II et endossé par Stresemann, a provoqué les ripostes inévitables.*

M. Jaspar, chez nous; M. Barthou, en France, ont relevé le gant. Et la pacification des esprits a fait un nouveau pas... en arrière...

A quoi peuvent bien tendre, en ce moment, ces affirmations d'innocence de l'Allemagne? Berlin ne peut évidemment ignorer leurs répercussions. Quel intérêt actuel a donc le Reich à brouiller les cartes si patiemment triées et distribuées à Genève? Ou les Allemands sont tout à fait fous, ou ils estiment pouvoir miser à fond sur la faiblesse de Londres et de Paris. Peut-être croient-ils que les temps sont définitivement passés où les Alliés pouvaient parler en vainqueurs. Qui donc oserait encore songer à une politique de force envers le vaincu de 1918? Mais alors, c'est à qui osera davantage?... Et l'Allemagne se décide pour la politique de l'audace.

Il apparaît un peu plus clairement chaque jour qu'à ne pas avoir traité l'Allemagne en vaincu, on a laissé se perdre les plus beaux fruits de la Victoire.

♦ *La huitième session de la S. D. N. s'est close bien lamentablement.*

Outre Rhin, Belges et Français sont traités comme aux plus beaux jours de la guerre. Notre fausse manœuvre diplomatique dans la question des francs-tireurs nous vaut, par toute l'Allemagne, l'accusation d'avoir peur de la vérité! Et chez nous, comme en France, le cynisme prussien et la duplicité teutonnes ont à nouveau monté les esprits les plus pacifiques contre une Allemagne décidément incorrigible.

Le citoyen de Brouckère a fait, à Genève, un long rapport sur l'arbitrage, la sécurité et le désarmement. A sa descente de la tribune, il fut vivement félicité par M. Stresemann. Mais tout désarmement matériel postule le discernement des esprits et la volonté de paix des nations intéressées. Comment croire à la volonté de paix de l'Allemagne qui vient de parler à Tannenbergh par la bouche de Hindenburg?

On a omis, en 1918, d'écraser la tête de la vipère. Elle remordra...

♦ *Tunney a vaincu Dempsey. Des dizaines de milliers de spectateurs ont assisté au match, et des centaines de milliers d'auditeurs en ont suivi les péripéties par T. S. F. Cinq spectateurs et trois auditeurs sont morts d'émotion. Organisateurs et boxeurs ont réalisé des fortunes.*

O tempora! o mores!

# Léopold I<sup>er</sup> et les catholiques belges

On a diversément apprécié l'attitude de Léopold I<sup>er</sup> envers les catholiques belges. Deux écrivains l'ont récemment jugée de manières très différentes. Le comte Woeste, dans ses *Mémoires* (1) reproche au Roi de s'être, pendant la seconde moitié de son règne laissé imprégner, sous l'influence de Jules van Praet, ministre de sa Maison, de préjugés contre les catholiques et de leur avoir infligé des échecs. Cette accusation fait surtout allusion à la chute du ministère de Decker provoquée par la *loi des couvents*.

Le baron Beyens, dans son ouvrage *Le Second Empire vu par un diplomate belge* (2), répond à cette assertion. Ainsi qu'il le montre, ce n'est point Léopold I<sup>er</sup> qui, en cette circonstance, abandonna les catholiques, mais les catholiques qui s'abandonnèrent eux-mêmes. Le Roi n'entendait pas, écrit le baron Beyens, « que son gouvernement cédât à la pression de la rue ». Et l'historien rappelle les lignes adressées à ce sujet par Léopold I<sup>er</sup> à M. Thiers : « Le devoir du cabinet eût été de rester aux affaires jusqu'aux élections régulières du mois de juin. On ne peut s'empêcher de voir, si les partis ne respectent pas dans un pays véritablement libre la majorité, que le régime constitutionnel devient impossible. »

Le Roi ne s'ouvrit pas à ce sujet à M. Thiers seul. Aux lignes reproduites par le baron Beyens, on ajoutera celles qu'on lira plus loin et que Léopold I<sup>er</sup> écrivit au comte de Buol, le chancelier viennois. Elles révèlent avec éclat la violente indignation suscitée chez le monarque par la conduite inconstitutionnelle, à cette occasion, du parti libéral.

Léopold I<sup>er</sup> n'éprouvait aucune aversion pour les catholiques (3). Il comprenait l'importance du sentiment religieux dans une nation. Sa correspondance donne de ce sentiment une incontestable preuve. Mais, quand il devint Roi des Belges, deux circonstances s'imposèrent spécialement à son attention.

D'abord, enserré déjà dans les prescriptions d'un pacte constitutionnel extrêmement limitatif des droits de la monarchie, il trouva encore en face de lui un groupe de catholiques actifs et influents qui, rendus défiants envers la royauté par les agissements de Guillaume I<sup>er</sup> et subjugués par les idées d'un libéralisme sans limites mis à la mode par Lamennais, auraient voulu faire du Roi un fantôme sans influence et sans action. Ces catholiques devaient nécessairement se trouver en opposition d'idées avec un Prince élevé dans les traditions absolutistes de l'ancien régime et que sa formation anglaise n'y avait pas entièrement soustrait. Le comte Félix de Mérode lui-même dut leur rappeler un jour

qu'ils n'étaient plus devant le souverain des Pays-Bas et qu'en attaquant, comme ils le faisaient, le pouvoir monarchique, ils minaient l'autorité elle-même.

D'autre part, dès le lendemain de la révolution, un parti libéral nettement antireligieux savait les idées unionistes cimentées par la nécessité de renverser le régime néerlandais. M. Thonissen en a excellemment bien décrit l'action dans le chapitre XXVI de son livre *La Belgique sous le règne de Léopold I<sup>er</sup>*. Notre premier Souverain, nous avons lieu de le croire, estimait du devoir et de l'intérêt des catholiques de se conduire, en face de ces adversaires très entreprenants, avec une prudence extrême de manière à ne donner prise à aucune accusation plus ou moins raisonnable d'empiètement. De là, vraisemblablement, les concessions qu'il leur demandait; de là, notamment, son opposition à la personification civile de l'Université de Louvain, réalisée si aisément de nos jours. A cette époque, l'idée de la main morte, quelque peu habilement exploitée, suffisait à enflammer les esprits. Et le Roi, qui ne sentait pas les Belges encore suffisamment dégagés de la surexcitation révolutionnaire, désirait éviter à tout prix des mouvements populaires ainsi motivés.

Léopold I<sup>er</sup> n'était pas non plus hostile à la présence des catholiques au gouvernement, mais, aux ministères de couleur unique, il préférait les cabinets unionistes où se rencontraient des hommes des deux partis qui divisaient alors les Belges.

Parfois, cependant, il se laissait guider à cet égard par des considérations qui n'étaient pas uniquement de politique intérieure. En 1852, lorsque le ministère Rogier-Frère, que le Roi avait pris en aversion, déposa ses portefeuilles, Léopold I<sup>er</sup>, tout en voyant que le corps électoral penchait de plus en plus vers le parti conservateur, ne voulut cependant pas confier à ce dernier la direction des affaires. En ce moment sévissait en Angleterre un mouvement violemment anti-catholique. Or, la Belgique, qui redoutait fortement les ambitions conquérantes de la France, croyait plus que jamais avoir besoin de la protection britannique. Léopold I<sup>er</sup> craignait que, dans ces conditions, l'avènement au pouvoir d'un ministère entièrement catholique n'aliénât au peuple belge les sympathies anglaises. Mais, lorsque le résultat d'élections successives lui eut montré que les électeurs se prononçaient de plus en plus contre le parti libéral, il n'hésita pas à laisser tomber le ministère de Brouckère, qui était pourtant son œuvre, et à confier le pouvoir à Pierre de Decker qui appartenait à la droite modérée.

Une heureuse circonstance nous a permis de consulter la correspondance de Léopold I<sup>er</sup> avec les Empereurs et les Chanceliers d'Autriche. Nous y avons trouvé plusieurs lettres échangées entre le Roi des Belges et le prince de Metternich ainsi que ses successeurs, et qui se rapportent aux catholiques belges. Elles sont caractéristiques de la mentalité de notre premier Souverain. Nous les versons au dossier du procès ouvert par le comte Woeste

(1) WOESTE, *Mémoires*, p. 70.

(2) T. I, p. 392.

(3) Faisant allusion à des difficultés qui existaient en Espagne et en Portugal, Léopold I<sup>er</sup> écrivait, le 25 mai 1840, au prince de Metternich : « La Péninsule ne peut se reconstruire que par le catholicisme et je sollicite le puissant concours de V. A. en faveur de cette œuvre importante. » *Archives de l'État à Vienne*.

et le baron Beyens. Elles nous paraissent constituer un témoignage dont l'histoire doit tenir compte (1).

A. DE RIDDER.

Directeur général au Ministère des Affaires Étrangères.

LE ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> AU PRINCE DE METTERNICH :

« Bruxelles, le 11 juin 1832.

« Je souhaite beaucoup que l'Empereur ait bientôt un représentant ici (2), qui puisse lui exposer sincèrement la situation du pays; je suis persuadé que, jusqu'à présent, vous aussi bien que l'Empereur n'avez reçu que les rapports les plus défavorables, et j'ose ajouter, les plus faux sur la Belgique.

« Vous connaissez, mon cher Prince, les motifs qui m'ont poussé à venir ici l'année dernière. Comme je m'étais exprimé vis-à-vis des Puissances avec tant de franchise et d'honnêteté, je ne pouvais *vraiment pas m'attendre au système* qui est pratiqué à mon égard depuis lors. Lorsque je compare l'état dans lequel j'ai trouvé la Belgique à celui où elle est maintenant, en dépit de difficultés infinies, je ne puis que me réjouir d'avoir créé dans ces belles provinces un *ordre monarchique et religieux plus sincère et plus complet* que dans beaucoup de *vieux États*.

« Quelle que puisse être *actuellement* la volonté des Puissances d'éviter une guerre, on ne peut cependant pas nier qu'on ne voulait pas de *guerre l'année dernière*, lors de la campagne polonaise non encore terminée. Sans mon intervention, il eut cependant été impossible d'éviter un grand désordre.

« Plusieurs Cours ont cru que la Belgique aurait pu se rapprocher facilement de la Hollande; n'importe quel agent honnête peut vous dire que la chose eut été extrêmement difficile. L'irritation est beaucoup trop grande de part et d'autre; il y a, en outre, la religion catholique, et la situation heureuse où elle se trouve dans ce pays; c'est la raison pour laquelle l'Église tient de toute son âme à l'indépendance du pays et ne craint pas les plus grands sacrifices pour rester belge. L'Empereur Joseph lui-même eut déjà à combattre ce catholicisme. Le Roi Guillaume a cherché à l'abattre indirectement, ce qui a causé au Roi plus de tort que si il l'avait attaqué ouvertement.

« Bien que la Meuse soit fermée, ce qui est contraire au traité de Vienne, et qu'Anvers se trouve dans une situation précaire, le commerce et l'industrie ont déjà fait des progrès.

« Le pays est aussi tranquille que possible, et même lorsque récemment je suis resté absent pendant toute une semaine, il ne s'est pas produit le *moindre* désordre, bien qu'une foule de Français fussent arrivés ici animés d'intentions semblables à celles qui se sont manifestées depuis lors en France.

« Rien ne peut être plus frappant que les états si différents de la France et de la Belgique; la religiosité exerce ici une influence favorable. Il n'est pas possible de découvrir la moindre trace de républicanisme. Même la presse et les avocats, s'il leur arrive parfois de causer du désordre dans d'autres domaines, sont tout à fait exempts de ce poison qui fermente dans tant de pays.

« Je laisse à la sage appréciation de l'homme d'État si distingué qu'est Votre Alte se, le soin de juger si la Belgique ne mérite pas, dans ces conditions, que soit levé l'interdit que l'on a mis sur elle

(1) La correspondance de Léopold I<sup>er</sup> est écrite en allemand. Nous n'en possédons pas le texte original, mais une traduction faite avec soin. De cette traduction nous ne reproduisons que les extraits intéressants pour l'étude des sentiments éprouvés par le Roi envers les catholiques belges.

(2) Malgré la signature du traité du 15 novembre 1831, l'Autriche s'abstint pendant assez longtemps d'accréditer un représentant diplomatique à Bruxelles.

dans une certaine mesure (1). La Belgique existe; petit pays florissant, elle peut, sous la protection de sa neutralité, constituer une cloison utile entre ses voisins. Il est certain qu'il est dans l'intérêt de la politique des Cours de ne rien faire qui puisse compromettre sa neutralité en faveur d'un État voisin et la rendre impossible. »

LE ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> AU PRINCE DE METTERNICH :

« Bruxelles, le 25 juillet 1832.

« Il ne peut y avoir qu'une opinion sur la Constitution belge, et je n'ai jamais caché mon avis aux Belges à cet égard (2). L'état religieux et aristocratique de la Belgique en fait cependant une spécialité. Les ultra-libéraux ont commis une faute, dont ils se sont rendus compte trop tard, et que je ne permettrai jamais qu'ils changent. Tout le pays est divisé en districts électoraux, de manière que, même les grandes villes ne peuvent pas voter seules; elles votent toujours avec un complément nombreux de bourgeois des petites villes et de campagnards; ce fait rend d'ailleurs l'élection d'un ultra-libéral presque impossible, parce que le clergé et les grands propriétaires s'y opposent. De plus, la Constitution a laissé la porte largement ouverte à tous les changements et modifications possibles. »

LE PRINCE DE METTERNICH AU ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> :

« Bade, le 21 août 1832.

Je crois qu'il est de l'intérêt de Votre Majesté d'attirer particulièrement son attention sur les manœuvres de l'abbé de Lamennais. Ce fou ambitieux s'est mis en relations suivies avec de Potter (3). Il a l'intention de se servir de la Belgique comme d'un point d'appui pour le levier de sa révolution antisociale.

« Que Votre Majesté tâche de se débarrasser de lui et de ne croire à aucune de ses déclarations de faux dévôt; le démon de l'orgueil est entré dans cet homme, et là où il s'est une fois ancré, c'en est fait de l'homme. Il sera réprouvé à Rome, et c'est pour cette raison qu'il a quitté cette ville sur laquelle il avait édifié ses espérances. Il a beaucoup de partisans aux Pays-Bas, parce qu'ils croient voir la victoire de la religion dans ses doctrines, alors que Lamennais *n'est pas catholique du tout*, pas plus que de Potter, ni que ses partisans qui se servent de la religion pour cacher des buts tout autres. Je prie Votre Majesté d'attacher du poids à mon conseil.

« Je remercie Votre Majesté des renseignements qu'Elle m'a donnés sur la Constitution belge. Je ne doute pas que le Gouvernement, en s'y prenant adroitement, saura tirer le meilleur parti de maints *absurda*. J'espère qu'il en sera ainsi. »

LE ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> AU PRINCE DE METTERNICH :

« Bruxelles, le 20 septembre 1832.

« Je vous suis bien reconnaissant de l'avertissement concernant Lamennais. J'ai vu, à ma grande satisfaction, qu'il s'est soumis

(1) Les trois Cours du Nord, la Prusse, l'Autriche et la Russie se refusaient à assurer à la Belgique l'exécution du traité du 15 novembre 1831, bien qu'elles lui en eussent imposé l'acceptation, ce qui encourageait les Pays-Bas dans leur résistance.

(2) Dans une lettre qu'il écrivit à Metternich, le 21 avril 1846, Léopold I<sup>er</sup> traite la Constitution d'« absurde ». Il ne l'en respecta pas moins scrupuleusement et la défendit contre certains Belges moins consciencieux que lui.

(3) Dans la *Revue générale* du 15 août 1927, M. Georges Goyau a publié deux lettres adressées par Lamennais à L. de Potter. Elles montrent que des relations très intimes existaient entre les deux écrivains. Ces lettres sont datées de 1834 et de 1835. L. de Potter, quoiqu'il eut fait cause commune avec les catholiques pour renverser le régime néerlandais, était adversaire de l'idée religieuse et de l'idée monarchique.

à la sentence de la Cour de Rome. Le vicomte Vilain XIII (1) est en quelque sorte de ce parti, mais j'ai tout lieu de croire qu'il est guidé par des intentions pures. Si l'on parvenait à Rome à le convertir, cela ne pourrait influer qu'en bien sur ceux qui pensent de même ici, dont les *intentions sont droites*, mais qui se laissent tromper par les apparences. Vous feriez une *bonne œuvre*, si vous vouliez engager la Cour de Rome, à envoyer ici un homme sensé comme Nonce. Ceci serait important pour les véritables intérêts de la religion. Heureux le petit peuple qui, à l'issue de tant de révolutions, a su conserver encore des sentiments religieux! Je m'efforcerai de toutes les manières à maintenir ces sentiments dans la voie correcte. Jusqu'à présent, je suis très content du clergé; toutefois, une influence éclairée et sagement dirigée de la part de la Cour de Rome ne peut toujours qu'agir utilement. Dès que la religion se fourvoie dans de fausses routes, telle que par exemple la conception d'une république théocratique et autres, elle travaille elle-même à sa propre perte.

LE PRINCE DE METTERNICH AU ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> :

« Vienne, le 17 juin 1835.

» L'intermonce Mgr Ghizzi aura l'honneur de remettre la présente lettre à Votre Majesté. Le Saint-Père a exaucé le désir de Votre Majesté, et, je dois m'en flatter, mon intervention n'a pas nu à l'affaire.

» Votre Majesté trouvera dans l'envoyé un homme qui connaît fort bien le monde et qui fait bon accueil à toutes les bonnes intentions. En ce qui concerne le Gouvernement belge, il agira toujours bien s'il agit d'accord avec le chef de l'Eglise. Dans tous les pays catholiques, une pareille attitude doit porter de bons fruits, car tout ce qui est au dessous de la ligne du droit, de même que tout ce qui est au dessus de cette ligne, conduit dans tout État ordonné à la dissolution, et il n'existe pas de corps plus ordonné que l'Eglise. Je suis pleinement convaincu que nulle part ces vérités ne trouvent une meilleure application qu'en Belgique et, autrefois, l'Empereur Joseph, et, plus récemment, le Roi Guillaume, en ont fait la fâcheuse expérience. La Curie romaine est, aujourd'hui, un fantôme au moyen duquel les novateurs cherchent à effrayer les Souverains. Je ne suis pas un curialiste et pas davantage un idéologue réformateur, en conséquence, je juge les roues motrices avec impartialité, et mon opinion est solide et exempte des dangers d'en haut et d'en bas.

» J'ai vivement recommandé à Mgr Ghizzi de s'en tenir autant que possible personnellement à Votre Majesté, car il n'y a au Gouvernement, de même que dans le pays, que des gens imbus de préjugés. Nous avons dans le comte de Mérode un modèle des catholiques belges, et lui, comme la plupart des hommes de son rang, ne savent plus qu'avec peine séparer la révolution de l'Eglise. Je l'ai mis en rapport ici avec Mgr Ghizzi, et ce dernier, au cours de ses entretiens avec le comte, a recueilli les mêmes impressions que moi. »

(1) Le vicomte Vilain XIII, qui fut membre de la Chambre des représentants et ministre des Affaires étrangères, comptait parmi les disciples de Lamennais. Il collabora à *l'Avenir*. Deux de ses lettres au célèbre abbé figurent dans la correspondance publiée par M. Georges Goyau dans la *Revue générale* du 15 août 1927. En 1832, Léopold I<sup>er</sup> l'envoya à Rome pour notifier au Saint-Père son avènement et la constitution définitive du royaume de Belgique. Le Pape le reçut, le 23 novembre, avec empressement et distinction. Plus tard il fut désigné pour représenter à Rome la Belgique comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Cette désignation donna lieu à un incident diplomatique.

LE ROI LÉOPOLD I<sup>er</sup> AU PRINCE DE METTERNICH :

« Bruxelles, le 17 février 1836.

» Le retour de O'Sullivan me fournit une bonne et sûre occasion de me rappeler au souvenir de Votre Altesse. J'avais tant de choses à vous communiquer, mais j'ai été retenu par la crainte que vous ne puissiez croire que je voulais, dans une certaine mesure, m'imposer à votre confiance. Il serait peut-être désirable que je puisse de temps à autre, faire parvenir à Votre Altesse des communications confidentielles, car mes efforts ont également en vue le but que Votre Altesse a toujours poursuivi avec tant de sagesse et de succès : conserver l'ordre et la paix en Europe.

» Nous sommes trop éloignés de l'Autriche pour pouvoir y éveiller beaucoup d'intérêt, et, cependant, ces provinces sont souvent devenues la source de discordes générales, et, en conséquence, elles ne sont pas sans intérêt général. Pour les États catholiques, nous revêtons, au contraire, à un autre égard, une *grande importance*, parce que nous sommes le seul État dans lequel le principe catholique se meut *tout à fait librement*, sans se trouver sous l'influence du Gouvernement, et qu'en conséquence il est de la plus haute importance de savoir si le principe catholique que l'on a cru si monarchique jusqu'à présent se montrera aussi *réellement* tel dans la *pratique*. Dans l'ensemble, on peut admettre que cela est vrai pour une grande majorité, mais il n'est cependant pas permis de nier qu'une minorité, conduite par des prêtres ambitieux, cherche à emboîter une autre voie. Ils ne veulent pas de *gouvernement* et croient que le peuple, placé sous leur influence, ne doit pas en avoir besoin. Partant de là, ils veulent rendre notre Constitution, qui est déjà si exagérée, plus libérale encore, et *donner tous les pouvoirs à la Chambre*. Dans ce but, ils ont employé, depuis trois ans, tous les moyens licites et illicites pour rendre impossible une bonne loi communale, et pour conserver une influence illimitée dans les communes. Le Roi ne devrait nullement pouvoir nommer les bourgmestres et les échevins, et c'est à grande peine que cette opposition a été vaincue (1). Votre Altesse sentira certainement avec moi *combien* ces gens peuvent devenir *dangereux* pour n'importe quel État catholique, je dirai même qu'ils *sont beaucoup plus dangereux* que le républicain le plus fou et le plus audacieux, lequel, en règle générale, éveille beaucoup trop de soucis chez les classes possédantes pour causer dans la plupart des pays, un danger durable. Je considère MM. Dubus et Dumortier comme des gens *beaucoup plus dangereux* que Gendebien. L'attitude du clergé, qui fait élire de pareils gens est réellement incompréhensible; je dois citer ici l'évêque et le

(1) Le 2 avril 1833, M. Rogier, ministre de l'Intérieur, avait déposé à la Chambre des représentants un projet de loi d'organisation communale. Les propositions du Gouvernement, a écrit M. Thonissen dénotaient à chaque ligne la pensée de fortifier l'action du pouvoir central, autant que le permettaient les limites infranchissables tracées par la Constitution. La section centrale, dont le rapporteur fut M. Dumortier, modifia ce projet dans un sens démocratique. Le conflit porta notamment sur la nomination des bourgmestres et des échevins. Le projet ministériel donnait au Roi la nomination du bourgmestre même en dehors du Conseil communal, même en dehors de la commune. Quant aux échevins leur nomination aurait appartenu au Roi pour les communes de plus de 3,000 habitants, au gouverneur de la province pour les autres. La section centrale de la Chambre n'autorisait le Roi à nommer le bourgmestre que parmi les membres du Conseil communal et les échevins que sur une liste triple de candidats présentée par le Conseil. Les dissentiments s'étendirent au droit de révocation du bourgmestre et des échevins ainsi qu'à divers autres points. Il fallut trois années de discussions pour arriver à un accord et 96 séances de la Chambre des représentants. Le Roi obtint le droit de nommer le bourgmestre et les échevins, mais parmi les membres du Conseil communal. La loi du 30 mars 1836 subit, à diverses reprises, des modifications, notamment pour la nomination de ces magistrats. Pour l'histoire de la loi de 1836 on consultera utilement le chap. XXV d'un livre de M. THONISSEN, *la Belgique sous le règne de Léopold I<sup>er</sup>*.

district de Tournai (1). La ville et le district sont parfaitement *fidèles et soumis*, et se trouvent dans une situation supérieurement *florissante et heureuse*; néanmoins, c'est de cette région que vient *l'opposition catholique la plus dangereuse et la plus violente*. Le clergé, y compris l'évêque, dont je suis fort mécontent, n'a épargné aucun effort et a même usé de menaces spirituelles pour amener les paysans à élire ces hommes très méchants, et cela contre un ministère qui ne peut être considéré autrement que comme un ministère *entièrement* (2) catholique. Nous avons donc MM. Dubus, Dumortier et Doignon (3) et comme le quatrième candidat, qui s'était présenté, était un ministériel, ils ont préféré prendre un vieux républicain de 1793, un M. Trentesaux. Je prends la liberté de solliciter l'intervention de Votre Altesse pour mettre un terme à cette plaie. Les membres du clergé, qui se mettent à la tête de *pareils* mouvements, devraient être déplacés et *rendus inoffensifs*. Le secrétaire de l'évêque de Gand, Rapsaat, est l'âme véritable de toutes ces manœuvres, et il serait nécessaire qu'il fût éloigné de l'évêque, qui est vieux et faible. La Cour de Rome ne devrait jamais nommer un évêque sans me consulter. Le choix de l'évêque de Tournai a été tout à fait faux; il est semblable à Rapsaat et le protecteur des Dumortier. Peu de gouvernements veulent autant de bien à leur Église que nous; nous la considérons comme notre plus excellente amie et notre meilleur appui; nous avons soin d'elle, nous cherchons même à la détourner de ce qui pourrait lui causer du tort; et il est d'autant plus étrange, qu'en dépit de tout cela, le clergé suscite à certains endroits une opposition catholique extrêmement violente pour contrarier le gouvernement dans toutes ses mesures. Je suis très satisfait de Mgr Ghizzi, qui est un homme absolument capable et intelligent. Mais il a besoin d'être soutenu pour pou-

voir agir. Comme le gouvernement, ici, n'a absolument aucune influence sur l'Église, le représentant du Saint-Père devrait aussi être *réellement*, au point de vue de l'autorité, le chef de l'Église chez nous et en avoir l'autorité. Actuellement, chaque évêque agit isolément, et bien qu'à deux exceptions près j'ai toutes les raisons d'être content d'eux, il me semble cependant désirable que la hiérarchie soit *plus* accusée. L'archevêque de Malines devrait avoir davantage la position d'un primat, ce qui n'est pas le cas actuellement, et le représentant du Saint-Père devrait avoir la direction suprême, fût-ce même sans ostentation.

» Il conviendrait aussi, me semble-il, que Ghizzi pût être fait évêque; cela lui donnerait, vis-à-vis des évêques belges, une plus grande influence.

» Un appui très utile pour l'internonce serait la présence d'un plénipotentiaire autrichien. Le souvenir de l'Autriche n'est pas complètement éteint en Belgique, et on lui garde encore quelque préférence. Un plénipotentiaire autrichien, qui voudrait faire usage de ces sentiments, serait donc pour le représentant du Saint-Père un allié important. En tout cas, ce serait mon désir d'accréditer un ministre à la Cour impériale, en témoignage de respect pour l'Empereur et de mon vieil attachement à l'Autriche.»

(La fin de cette étude paraîtra dans le prochain numéro).

## L'âme du Japon<sup>(1)</sup>

Le livre de M. Inazo Nitobé, qui avait été traduit dans presque toutes les langues, ne l'avait pas encore été dans la nôtre. Grâce à M. Charles Jacob ce retard a été réparé, et aussi élégamment que possible. Le public français pourra lire une étude sur la chevalerie japonaise dont la grande originalité est d'avoir été écrite par un Japonais qui, non seulement a reçu une très forte culture européenne, mais encore qui s'est fait chrétien. Sa culture européenne lui a permis de l'écrire pour les Européens et de la leur rendre plus sensible en la rapprochant de la nôtre et en invoquant le témoignage de nos philosophes. Son christianisme très sincère donne un démenti à ceux de ses compatriotes qui considèrent que la religion chrétienne est l'ennemie des traditions japonaises et que ses convertis deviennent de mauvais nationalistes. Il est difficile, en effet, de présenter le passé du Japon sous un plus beau jour et d'en parler avec une plus tendre pitié que M. Nitobé. Il semble même qu'il en ait effleuré l'authentique beauté morale d'un rayon plus intime et plus doux dérobé à l'Évangile.

Dans mon second voyage au Japon, en cette sinistre année 1914, — j'ai déjà eu l'occasion de le dire, — un de mes étonnements fut d'entendre parler autour de moi du *Bushido*. Ce mot, qui signifie *Voie du Guerrier*, n'était point employé avant 1900, et, si j'ai bonne mémoire, il ne se rencontrait alors dans aucun dictionnaire japonais. Un Anglais, ancien professeur de philologie à l'Université impériale de Tokio, à qui nous devons des ouvrages excellents sur le Japon moderne, M. Basil Chamberlain, avait même publié à ce sujet, en 1912, une brochure assez mordante. Il avait eu, je crois, à se plaindre des Japonais, jugeait leur natio-

(1) Nous devons à l'extrême obligeance de M. Bellessort de pouvoir publier ici sa préface à la traduction française de M. Charles Jacob du « BUSHIDO » de M. Inazo Nitobé, professeur à l'Université impériale de Tokio, membre de l'Académie impériale du Japon. Quiconque s'intéresse aux choses du Japon vaudra lire ce livre captivant que publie la librairie Pâyet, à Paris.

(1) L'évêque de Tournai était à cette époque Mgr Labis. Ce prélat ne s'inspirait pas des doctrines de Lamennais « Très versé en théologie, il avait comme un flair dogmatique, écrit un de ses biographes, le sens délicat de l'orthodoxie. Dès le début de sa carrière professorale, alors que le système du *sens commun* inventé par Lamennais était reçu avec un enthousiasme presque universel, cette sorte d'instinct le mettait en défiance contre les séduisantes nouveautés de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, et non moins contre les idées politiques de l'*Avenir*. »

An milieu des louanges que ce biographe adresse au caractère de l'évêque, on peut découvrir des réserves adroitement dissimulées. « Dès le début de son épiscopat, écrit-il, Gaspar-Joseph déploya cette énergie de caractère, d'action et de doctrine qui est restée le trait distinctif de sa vie d'évêque. . . Doué d'une complexion nerveuse et n'ayant jamais été, dans sa studieuse retraite, en relation avec le monde extérieur, il ne faut pas s'étonner que, dans les premières années surtout, on remarquait en lui une apparence de froideur, un peu de raideur dans les formes. » CLAESSENS, *la Belgique chrétienne*, t. II, pp. 304, 305 et 306.

(2) Le ministère était à ce moment composé de M. de Theux (catholique) à l'Intérieur, de M. de Muelenaere (catholique) aux Affaires étrangères, de M. Ernst (libéral) à la Justice, du baron d'Huart (libéral) aux Finances, du général Evain à la Guerre. Le comte F. de Merode était membre du Conseil sans portefeuille, mais avec voix délibérative.

(3) MM. Dumortier, Dubus et Doignon formaient à la Chambre des représentants un petit groupe très actif, très indépendant, d'idées quelquefois un peu outrancières. Ils se montraient surtout très jaloux de la décentralisation aussi bien en matière civile qu'en matière ecclésiastique. Ils combattaient notamment avec ardeur l'établissement d'une nonciature à Bruxelles et d'une légation belge près du Saint-Siège, craignant, disaient-ils, qu'elles ne seraient plutôt nuisibles qu'utiles aux libertés religieuses garanties par la Constitution.

Dumortier, qui avait dans des brochures restées célèbres pendant longtemps, énergiquement défendu les droits de la Belgique contre les prétentions néerlandaises, fut un des adversaires les plus obstinés de l'acceptation par la Belgique du traité du 19 avril 1839. On se souvient encore du discours injurieux qu'il adressa au cabinet lorsque celui-ci proposa cette acceptation le 19 février 1839. Mais il était profondément dévoué à son pays et nous avons publié ailleurs une lettre dans laquelle le Roi Léopold II rendant, après 1870, hommage à son patriotisme, fit appel à son influence pour assurer la défense militaire du pays.

nalisme menaçant et les accusait d'avoir, sous ce terme de *Bushido*, inventé, manufacturé une nouvelle religion. A vrai dire, le *Bushido* n'était pas une religion nouvelle. Mais le Japon, à la fois très particulier et très assimilateur, obéit à un rythme constant. Il se jette sur les nouveautés, s'y attache comme à son salut; puis il s'en détache, travaille à en éliminer tout ce qui ne s'accorde pas à son génie et transforme le reste. C'est ce qu'il a fait jadis avec la civilisation coréenne et chinoise. Après un engouement excessif et dangereux pour les idées et les conceptions européennes, il s'était repris; et le *Bushido* n'était qu'une des formes morales de cette reprise.

Il s'agissait d'empêcher que le peuple japonais pût oublier le code d'honneur non écrit, mais gravé dans le cœur de ses ancêtres, et de lui rappeler que ce n'étaient point les importations d'Europe qui avaient triomphé sur les champs de bataille de Mandchourie, mais bien le vieil héroïsme que la caste militaire lui avait transmis. C'était à ses antiques générations de samuraïs, dont l'esprit s'était communiqué à toute la nation, que le Japon devait d'avoir vaincu. Ce code consistait, comme le dit très bien M. Nitobé, en maximes orales ou recueillies par les moralistes, les poètes, les dramaturges. Il ressortait de la religion primitive du Shintoïsme qui divinisait les Empereurs, qui commandait la piété filiale, mais où la morale confucéenne s'était introduite et un peu de la résignation du Bouddhisme. Il se dégageait surtout des beaux exemples dont l'histoire japonaise fourmille.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans cet archipel de l'Extrême-Orient, une conception chevaleresque s'est formée dont nous ne trouvons la pareille ni en Chine, ni en Malaisie, ni dans l'Inde. Les premiers Européens qui y abordèrent en furent étonnés et émerveillés. Saint François-Xavier, qui avait du sang de hidalgo dans les veines et qui, sous son humilité et son dévouement d'apôtre, gardait toujours le sentiment de son origine et de ses traditions, ne nous a pas caché sa surprise en découvrant chez ces païens des vertus qui allaient s'effaçant en Europe, et, par dessus toutes, le mépris de l'argent et la noblesse pauvre aussi honorée que la noblesse riche. L'idéal de politesse du chevalier japonais, du samuraï, n'était pas seulement, selon l'expression de M. Nitobé, un continuel effort vers la beauté, une grâce obtenue par la plus grande économie de mouvement; c'était la mise en pratique des principes moraux les plus nécessaires. Il exigeait de l'homme un contrôle incessant de soi-même. Le souci minutieux des détails auquel il l'astreignait, la rareté et la lenteur mesurée des gestes qu'il lui imposait, bridaient ses impatiences toujours si dangereuses dans un pays où le sabre jaillissait facilement du fourreau. Cette politesse jetait sur le guerrier un réseau de mailles fines, légères, mais serrées, qui réprimaient ses brusqueries et ses impulsions passionnées. Elle l'obligeait du moins à prendre le temps de la réflexion. Et comme si elle n'eût pas encore été assez sûre d'elle-même, elle cherchait un auxiliaire-jusque dans les costumes d'apparat. Elle emprisonnait l'homme dans des vêtements où son corps était comme perdu. Les manches tombantes paralysaient la violence du premier mouvement; les pantalons si larges, et d'une telle longueur que celui qui marchait dedans semblait se traîner à genoux, ne permettaient plus ni l'assaut ni la fuite. L'ampleur de ces voiles désarmait les individus, élevait entre eux des barrières infranchissables de soie bruisante.

Le chevalier japonais n'apprenait pas uniquement à se posséder; il n'oubliait jamais les devoirs de la courtoisie qui nous commandent de penser aux autres avant de penser à nous-mêmes et de ne point les assombrir du spectacle de nos chagrins ou de nos maux. Il savait taire ses souffrances, donner à ses plus grands deuils un visage souriant, accepter les pires coups du sort avec une résignation si calme qu'il semblait ne pas en avoir été touché. Je ne crois pas qu'en aucun pays, à aucune époque de l'histoire, le

stoïcisme ait été plus loin. Et surtout en face de la mort. La mort n'était point aux yeux des samuraïs une libératrice. L'idée qu'elle leur assurât une vie heureuse en échange de leur dernier soupir leur eût répugné à l'égal d'un marchandage. Trop fiers pour interroger qui se tait, considérant comme une inconvenance de scruter ses ténèbres, ils ne lui demandaient qu'une attestation d'honneur satisfait et de devoir accompli. Elle dépouilla pour eux son appareil de douleur et d'anxiété. Ils la vidèrent de toute idée troublante. Ils en firent une habitude, une institution, le dénouement normal des difficultés de la vie. Un samuraï avait-il égaré le dépôt de son maître? Il se tuait. Le maître l'avait-il offensé d'une parole ou d'un geste? Il se tuait. On mourait pour protester contre une consigne; on mourait pour n'avoir pu venger une injure. Se tuer paraissait la suprême élégance de la civilisation. Dans la cérémonie de l'ouverture du ventre, au moment où le samuraï agenouillé se frappait, son ami le plus cher, debout à ses côtés, lui tranchait la tête. Les sabres japonais opéraient avec une rapidité d'éclair. On ne les voyait, dit-on, que se relever.

M. Nitobé a cité la fameuse description du *hara kiri* faite par l'Anglais Mitford dans ses *Contes l'Ancien Japon* — un livre que je voudrais voir traduit, celui de tous les livres européens qui nous rend le mieux l'état du Japon féodal au temps où les étrangers y pénétrèrent. Il n'avait pas changé depuis des centaines d'années. Cette description d'un témoin oculaire est extraordinaire et pathétique. J'ai entendu de la bouche d'un de nos plus vieux résidents, à la fin du siècle dernier, un récit pareil et encore plus étonnant. Ce vieil homme en avait gardé un souvenir qui le poursuivait comme un cauchemar. L'homme qui s'était tué devant Mitford avait été condamné pour avoir tiré sur les Européens: son exécution était politique. Mais le drame auquel avait assisté notre compatriote s'était passé dans une école. Le fils d'un samuraï, un jeune homme de dix-huit ou vingt ans, avait volé la montre d'un de ses camarades. On le soupçonnait et on la découvrit, pendant son sommeil, dans ses vêtements. On l'éveilla; il avoua; et il comprit qu'il devait mourir. Séance tenante, en présence du directeur, des maîtres et de ses camarades, l'horrible cérémonie s'accomplissait. Les parents, prévenus dès le matin, remercièrent le directeur d'avoir ainsi sauvegardé leur honneur.

Jamais la vie n'eut moins de prix que chez ce peuple qui pourtant en goûtait les fines douceurs. Fils et filles de samuraï étaient élevés à la dure, les uns maniant le sabre, les autres la lance. Dans le programme de leur éducation, la pensée de la mort jouait un tel rôle qu'on leur enseignait le cérémonial du suicide. A l'âge où les séductions de la vie sollicitent le cœur et les sens, les jeunes gens apprenaient dans quelle attitude et suivant quels rites une personne bien née devait s'ouvrir le ventre. D'aucuns même y témoignèrent d'une épouvantable précocité. Je ne crois pas qu'il eut plus de sept ans, ce petit Japonais dont on raconte l'histoire suivante. Des meurtriers dépêchés contre son père et abusés par une ressemblance rapportèrent à leur maître une tête dont personne ne pouvait dire si elle était celle du coupable. Le seigneur envoya chercher l'enfant et la lui découvrit. Celui-ci, comprenant l'erreur et la nécessité d'y fortifier les assassins, dégaina le poignard que, dès leur jeune âge, portaient les fils de samuraï, et, pour donner à son silencieux mensonge l'autorité du désespoir, tomba, les entrailles coupées, devant la face sanglante. Jamais l'idée de la gloire, — car elle est au fond de tous ces suicides, — n'a pareillement soutenu l'homme et n'a également violenté et maîtrisé les plus irréductibles instincts de la nature. Et c'est par là, je l'avoue, que les âmes japonaises nous restent le plus mystérieuses.

M. Nitobé nous en a exposé toutes les vertus; et tout est vrai dans son livre; mais, — ce n'est pas un reproche que je lui adresse, — il a laissé de côté la rudesse souvent inhumaine dont elles étaient la rançon. Un des exemples les plus curieux de la courtoisie

japonaise, je l'ai trouvé dans un roman populaire, le *Casque parfumé*, qui eut un très grand succès après la guerre russe. Un célèbre guerrier du XVII<sup>e</sup> siècle, Kimura, dit adieu à sa jeune femme Shirotaï. Elle ne se fait aucune illusion; elle sait qu'il ne reviendra pas du combat, car il lui a recommandé de parfumer son casque. Quand un bon samuraï était décidé à mourir sur le champ de bataille, il voulait que son casque embaumât sa muse, afin qu'on reconnût sa noblesse et que le parfum rendît moins âcre au vainqueur l'odeur de la tête coupée. Quelle attention posthume! Quelle politesse! Et quel orgueil aussi!

Le *Bushido*, privilège d'une caste, subsiste-t-il encore? Son influence a été considérable. Les classes inférieures reçoivent toujours leur direction morale de celle qui les dirige. Les histoires, les romans, les drames japonais sont pleins de marchands et de rustres qui savent mourir comme des samuraïs. On ne dira jamais assez tout ce qu'on peut obtenir de l'homme quand on fait appel à son amour-propre et quand on lui offre l'occasion de se distinguer. Mais il faut toujours que la leçon vienne d'en haut, que le branle soit donné par une aristocratie. C'est dans le roman russe que l'aristocrate demande au moujik des règles de conduite et le mot de sa destinée. S'il le fait, soyez sûr qu'il est dégénéré, sur le point d'abdiquer, n'ayant plus de boussole et ses étoiles étant éteintes. Le *Bushido* a déposé dans l'âme populaire japonaise des principes de grandeur, la conception d'un idéal qui n'est pas mort. Et cependant, vers la fin de son livre, M. Nitobé laisse percer quelque inquiétude. Il ne se dissimule pas que l'utilitarisme de la société moderne attaque et mine ce vieux code d'honneur écrit dans les consciences. Il a beaucoup voyagé; il connaît l'Amérique, l'Angleterre, la France, l'Allemagne; il a essayé toute sa vie de concilier l'esprit international avec son ardent patriotisme et son culte passionné des traditions nationales. On dit qu'il a rendu d'éminents services à la Société des Nations. Pour lui, le Christianisme et le matérialisme sont destinés à se partager le monde. Et il se demande de quel côté s'enrôlera le *Bushido*. Il souhaiterait de tout son cœur que la religion chrétienne recueillît ce qui reste de ce noble héritage et le conservât en lui donnant de nouvelles forces. Il rêverait d'un stoïcisme chrétien. C'est un beau rêve. Mais il a parfaitement raison quand il dit que, si le *Bushido*, en tant que code indépendant de morale, peut disparaître, il ne mourra pas plus que n'est mort l'antique stoïcisme. Et son livre s'achève en un acte de foi dans les destinées de son peuple auquel nous souscrivons bien volontiers.

ANDRÉ BELLESSERT.

## Hommes et choses d'Égypte

A propos d'une publication récente (1).

Toutankhamon n'a jamais eu autant de puissance qu'au XX<sup>e</sup> siècle. En son temps, pauvre petit prince établi sur un trône branlant, entouré d'intrigues et de menaces et victime, à dix-huit ans, de la haine implacable qui poursuivait la mémoire de son prédécesseur Aménophis IV, il a attendu, dans la vallée des Rois, pendant plus de trente-trois siècles, l'heure de reparaitre parmi les vivants. Il l'a fait avec un tel éclat, il a donné le spectacle d'une telle splendeur et de tant d'élégance, que le monde en a

été distrait des soucis quotidiens et de l'obsession de la vie chère, et a voulu savoir à quel milieu appartenait ce personnage éblouissant. Le beau prince se venge du peuple qui n'a pas voulu se ranger sous sa frêle main en lui procurant, à trois mille ans de distance, un tribut de curiosité et d'admiration.

La publication de l'*Histoire de l'Égypte*, par Breasted, vient ainsi à son heure, et le public cultivé doit un hommage de gratitude à ceux qui ont assumé la tâche d'en procurer une traduction française. Peu d'ouvrages scientifiques ont ce privilège de vieillir si lentement qu'il soit encore permis de les rééditer après vingt ans sans y apporter de retouches. L'histoire d'Égypte de Breasted doit cette enviable destinée à des qualités exceptionnelles de solidité. M. Breasted a consacré de longues années à revoir et à collationner les sources hiéroglyphiques, dont les premières publications étaient souvent fort imparfaites. Mieux que personne, il sait les difficultés très spéciales que présente la copie correcte d'une inscription, et s'il a été amené à négliger beaucoup d'ouvrages publiés auparavant, ce n'a pas été par présomption ni méfiance, mais par le désir trop légitime de corriger des erreurs devenues traditionnelles, et qui, dues à des lectures défectueuses ou lacuneuses, ne pouvaient être rectifiées que par les spécialistes en contact avec les sources. Ce travail préparatoire sur les documents a demandé de longues années. Le premier résultat en a été la publication des quatre volumes intitulés *Ancient Records of Egypt*, qui constituent une mine aussi riche que sûre pour l'historien non spécialisé en philologie égyptienne. De pareils travaux demeurent, et la synthèse, qu'un auteur si familiarisé avec les textes et si sobre dans leur interprétation en a tirée, participe nécessairement à la même solidité. Un autre avantage est que tout en disposant d'une information abondante et de première main par les fréquents renvois aux *Ancient Records*, le lecteur n'est pas livré à la persécution des notes, qui font la joie des chercheurs mais le tourment du simple mortel. La présentation de l'ouvrage ne peut qu'y gagner, et le fait est qu'elle mérite tout éloge. Tant de savoir uni à tant de charme est un agrément autant qu'une étude et il n'est pas de question si ardue qu'on hésite à y pénétrer à la suite d'un maître aussi attrayant.

Épineuse entre toutes est la question de la chronologie, et nous remercions à en entretenir nos lecteurs si elle n'était féconde en enseignements sur la conception générale de l'histoire. Pour mettre de l'ordre dans nos idées, nous sommes convenus de diviser les événements par années solaires. Cette habitude nous est devenue une nécessité et comme une démarche de l'esprit tenant à sa nature même. L'esprit n'est pas satisfait avant de pouvoir attacher à un événement quelconque un nombre aussi déterminé que possible d'années par rapport à nous, et selon une ère dont le point de départ est l'année 1, considérée conventionnellement comme étant celle de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette solution chronologique n'est pas la seule possible. L'archéologue anglais Petrie a imaginé le système dit des *sequence dates* basé sur la sériation des poteries archaïques. Les types de vases étant rangés selon leur ancienneté relative, la série ainsi obtenue est placée dans un cadre chronologique conventionnel divisé en 100 numéros dont les trente premiers sont réservés aux découvertes éventuelles. Il se fait que les débuts de l'Égypte dynastique se placent dans ce système au niveau 79. Là s'opère la soudure entre la chronologie relative et la chronologie absolue, c'est-à-dire supputée en années. Puisque, dès lors, on se règle pour la division de la durée sur le mouvement du soleil, il faudra trouver un moment de sa course d'où l'on puisse prendre le départ. Les Égyptiens avaient choisi le jour où le lever de l'étoile Sirius (Sothis) coïncide avec celui du soleil, et qui, on le sait, varie de quelques jours d'après la latitude. Le jour du lever héliaque de Sothis, dans le calendrier égyptien, coïncide d'autre part avec le début des inondations du Nil. Et comme cette coïncidence se produit à la latitude du Caire, on en a conclu que le calendrier est originaire de cette région, et que, par conséquent, là gisait le foyer de civilisation le plus avancé. Cependant l'évaluation de la durée de l'année solaire ne pouvait du premier coup atteindre à une exactitude rigoureuse. C'est ainsi que de bonne heure les Égyptiens furent amenés à apporter une première correction à leur année de douze fois 30 jours, en y ajoutant cinq jours « trouvés ». Le calcul était par là rectifié à six heures près, mais le calendrier civil, officiel, marquait par rapport à la nature

(1) J. H. BREASTED, *Histoire de l'Égypte des Temps les plus reculés jusqu'à la Conquête persane*. Traduit de l'anglais. Préface de M. JEAN CARPENTIER. — Bruxelles, Vromant et C<sup>o</sup>, 1926, grand in-8<sup>o</sup> XVI, — 634 pages en deux volumes, 12 cartes, 186 figures, 79 planches hors-texte.

une avance d'un jour en quatre ans. Après 730 ans de ce régime les dénominations calendériques se trouvaient complètement renversées, par rapport aux saisons réelles, et, comme le faisait remarquer Ptolémée III Evergète, il arrivait que « quelques-unes des fêtes solennelles célébrées auparavant en hiver, l'étaient en été ». L'inconvénient était sérieux pour le culte, mais moins sensible dans la vie privée, car sur le cours de sa brève existence, chacun ne pouvait constater de différence appréciable d'une année à l'autre. Aussi la réforme de Ptolémée, introduisant les bissextiles, resta lettre morte.

Les Égyptiens avaient-ils une théorie de leur calendrier? On en peut douter, mais on s'est chargé de la faire pour eux. M. Borchardt, et après lui M. Ed. Meyer ont jeté les bases d'un système chronologique, auquel s'est rallié M. Breasted avec la grande majorité des érudits. Si l'on admet que l'année de 365 jours n'a jamais été arbitrairement remise en coincidence avec l'année naturelle, la marche de l'une se développe par rapport à l'autre avec une régularité mathématique. On peut dès lors fixer les bornes de l'histoire égyptienne, en remontant jusqu'à l'invention du calendrier, à un nombre  $x$  de périodes de 1460 ans solaires, périodes au bout desquelles l'année civile ayant avancé sur l'année naturelle de 365 fois 4 ans, le lever héliaque de Sothis et le premier jour de l'année civile coïncident de nouveau. La valeur de  $x$  sera déterminée par la quantité de règnes qu'il faut y placer. Les partisans de la chronologie dite *courte*, à laquelle adhère M. Breasted, se contentent de trois périodes et reportent le premier usage du calendrier vers 4241 avant Jésus-Christ. Ils ne laissent aux partisans d'une chronologie plus longue que la ressource d'ajouter une période sothiaque.

Il y a là deux assumptions considérables. La première est que l'année civile n'ait jamais subi de mise au point arbitraire. Il nous semble permis, même après le brillant exposé de M. R. Weill (1) paru cette année, de douter que cela soit démontré, tout au moins pour le temps qui s'écoule avant le XVIII<sup>e</sup> dynastie, dont le début est généralement fixé à 1580. La seconde est qu'il suffise de trois périodes sothiaques pour embrasser toute l'histoire égyptienne. Celle-ci est bien hardie en présence des quelque 175 règnes de rois appartenant à l'époque troublée qui sépare le Moyen Empire du Nouvel Empire, et à laquelle, à cause de l'exiguïté de son cadre chronologique, M. Breasted ne peut accorder que la durée insuffisante de 200 ans.

En réalité, bien que le système chronologique de l'école allemande donne l'impression de la solidité et de la précision, on est fondé à se demander si une prudente abstention n'est pas plus sage, et s'il ne vaud pas mieux se contenter d'une chronologie relative où les dates n'ont qu'une valeur de symbole : « Je m'efforcerai jusqu'à nouvel ordre, écrivait Maspero, lors de la première apparition de *l'Histoire* de M. Breasted, de laisser assez de jeu dans la chronologie relative de l'Égypte pour que nous y puissions ranger les faits nouveaux sans être obligé à démolir et à reconstruire un système rigoureux à chaque découverte d'un règne inconnu. Le cadre adopté par M. Breasted est trop inflexible : il cassera bientôt s'il n'a point cassé déjà ». Ces lignes, écrites en 1906, n'ont rien perdu de leur opportunité ni de leur valeur. Au demeurant, la chronologie absolue n'a pas, au point de vue historique, toute l'importance qu'il semble au premier abord, mais la question se recommande au philosophe qui serait désireux de faire quelques réflexions salutaires sur la relativité en histoire.

Les pyramides qui ont souffert infiniment moins du temps que des hommes affirment à leur manière que pour une si formidable antiquité on n'en est pas à un siècle près. Leur mutisme voudrait dissimuler leur histoire. Mais la taille impeccable de leurs pierres, l'agencement parfait de leurs monolithes monstrueux, leur masse écrasante font soupçonner ce qu'il a fallu de chair et de sang, de pensée et de puissance pour dresser leur profil imposant sur l'horizon de sable et de lumière. Thucydide remarquait que la grandeur passée d'une cité ne pouvait pas se mesurer à l'importance de ses ruines, et il opposait à l'Athènes monumentale sa rivale, Sparte, toute en masures, mais égale sinon supérieure en puissance. Lorsque les réalisations monumentales atteignent les proportions des pyramides, ce principe ne se vérifie plus. Hérodote rapporte que, selon la tradition de son temps, cent mille hommes avaient été employés pendant trente ans à la seule pyramide de Khéops, et le professeur Petrie a démontré que

ces chiffres n'ont rien d'exagéré. La ville des travailleurs établie au chantier, la foule des hommes de peine employés aux transports et à l'extraction dans les carrières lointaines, le ravitaillement et l'organisation de cette masse énorme ont dû nécessiter la création d'un véritable gouvernement séparé dans le genre verement général.

Un pareil déploiement de forces consacré au tombeau d'un seul homme nous semble exorbitant. On l'a présenté parfois comme l'immobilisation de la richesse nationale au profit exclusif du Pharaon. Mais à ce compte, il eût été impossible à plusieurs rois successifs de se construire une pyramide; il eût été impossible surtout à un roi comme Djoser et Snefrou de bâtir deux tombes monumentales en qualité de rois de Haute et Basse-Égypte. Il faut bien plutôt considérer ces œuvres colossales comme la manifestation naturelle et aisée d'un appareil de puissance et de richesse dont nous avons peine à croire l'énormité.

Les fouilles récentes de l'archéologue américain Reisner viennent de soulever un coin du voile. En débarrassant systématiquement la nécropole royale de Khéops jusqu'au niveau original, il a découvert un puits de plus de trente mètres de profondeur aboutissant au cénotaphe de la reine Hetepheres, femme du roi Snefrou et mère de Khéops. La chambre était close depuis 5,000 ans ou plus. Les bois, consumés par l'âge, ont été réduits en poudre, si bien qu'à l'ouverture de la chambre, on trouva le sol couvert d'un amas inextricable de pièces d'orfèvrerie et d'ornements de toutes sortes. Les objets métalliques et les revêtements de plâtre ayant conservé leur forme, l'archéologue est parvenu, par des prodiges de patience, de sagacité, de science à reconstituer les objets défigurés par le temps, et tout fait promettre que nous nous trouverons bientôt en présence d'un ensemble d'une richesse et d'une valeur artistique inouïes. Ce trait de lumière — encore bien faible — dû au hasard des fouilles, donne à soupçonner quelque chose de la fabuleuse histoire couverte par le majestueux silence des pyramides.

Avec les œuvres, les hommes émergent peu à peu des ténèbres. L'Égypte possédait une sorte de héros du nom de Imhotep, l'Imouthès des Grecs, qui passait pour l'inventeur de toutes les sciences. On l'honorait comme fils de Ptah, dieu de Memphis, et c'est à lui qu'on recourait pour obtenir des guérisons miraculeuses et peupler les foyers privés d'enfants. Les Grecs l'assimilaient à leur Asklepios. A ce personnage, que tant de légendes entourent, M. Breasted n'hésitait pas à donner un rôle important comme premier ministre et architecte du roi Djoser (III<sup>e</sup> dynastie). Les travaux de M. Firth, au pied de la pyramide à degrés de Saqqarab (1925-1926) ont mis au jour le socle d'une statue de Djoser sur lequel on lit une dédicace au « garde du sceau du roi de Basse-Égypte, le premier aîné du roi de Haute-Égypte, prince du palais, Imhotep. » En même temps que cette pierre authentiquant l'existence et le rôle du grand homme, on découvrait que le génial créateur de l'architecture de pierre l'avait portée d'emblée à sa perfection par l'invention de la colonne dont les Grecs allaient plus tard faire l'élément essentiel de leur ordre dorique (1).

La splendeur de l'Ancien Empire décline au cours de la V<sup>e</sup> et de la VI<sup>e</sup> dynastie. Vers la fin de celle-ci, le pouvoir fléchissait dans les mains stériles du bon roi Pepi II (Phiops) auquel la tradition prête ses quelque 94 ans de règne. Ces années, au demeurant, n'avaient pas manqué d'éclat. La noblesse provinciale, tout en reprenant son autonomie restait dévouée au Roi. Mais vers la fin de son règne, enfermé dans son palais, le vieux monarque perdait le contact avec un monde qui le suivait de deux générations. Des peuplades étrangères faisaient des incursions sur les bords du Nil et, peu à peu, le pays devenait la proie de troubles étranges. Un papyrus, édité quelques années après l'apparition de *l'Histoire* de M. Breasted, donne l'écho de cette ruine. Nous assistons à une véritable crise d'anarchie. Les petites gens et les esclaves ont pris la place des maîtres et se font servir à leur tour. Les servantes ont pris les beaux habits et occupent les couches luxueuses, tandis que les dames de naguère sont en loques et dorment sur le banc de briques. Le pays est agité d'une fièvre de rapines. On n'ose plus semer de peur que la récolte ne soit ravagée. De désespoir, on irait se jeter dans la guele du crocodile. Au reste, la mor-

(1) Bases, Méthodes et Résultats de la Chronologie égyptienne, — Paris, Geuthner.

(1) Sur cette étonnante découverte on lira avec avantage les pages de M. JEAN CAPART, *A Saqqarab dans le Bulletin périodique de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth*, n° 4, juillet 1927, pp. 122 et suiv., et de M. WERBRUCK, *Les Éléments*, *ibid.* pp. 132 et suiv.

talité est grande, et le fleuve charrie des cadavres. Dans l'incertitude des temps, on renonce à donner la vie à des enfants : le dieu Khnoum, qui façonne les âmes sur son tour à potier, laisse tomber les bras de découragement. Les deux Égyptes sont le butin des étrangers et des bandits, mais personne ne prend sur soi de dire à Sa Majesté une vérité déplaisante. Le sage Ipu-our, qui se livre à ces lamentations fait preuve de plus d'audace : il s'adresse au Roi « le pasteur de tous les hommes, dont le cœur ne contient rien de mauvais; qui voit son troupeau s'amoindrir, mais qui a souci de lui tout le jour. » Il l'invite à faire usage de son autorité et à rétablir l'ordre. Et pour ranimer son courage, il lui trace le tableau idyllique de la prospérité d'antan : « Ah! qu'il est donc beau de voir construire des pyramides par les mains des hommes, et creuser les étangs et planter les arbres pour les dieux. Qu'il est beau de voir les gens s'enivrer et boire en toute joie de cœur, tandis que les bouches crient la jubilation et que les princes des villes assistent aux réjouissances, habillés de fin lin! »

Hélas! l'éloquence des Ipu-our était sans efficacité sur une situation qui empirait chaque jour. Ce fut par le patient travail des princes locaux que l'ordre se rétablit peu à peu et ramena dans le pays une prospérité où le peuple eut sans doute une part plus large que sous les potentats de l'Ancien Empire. Les mauvais jours revinrent lorsque les migrations indo-européennes submergèrent la Babylonie et refoulèrent les populations syriennes vers le Sud. L'Égypte fut alors le *refugium* de populations sémitiques, auxquelles Joseph donne le nom de Hyksos, où l'on s'efforce de retrouver un égyptien *hk shs* « chef des pillards » ou Bédouins. Lorsque les princes égyptiens se ressaisirent, ils remontèrent lentement le courant migratoire, jusqu'à se trouver, à la dernière vague, en face des Hittites, qui poussaient vers le Sud en remontant l'Oronte. Les grands rois des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties furent les héros de cette épopée. Aucune époque de l'Égypte pharaonique n'est mieux connue que celle-ci. Et cette circonstance, jointe à une puissance et une richesse considérables, la fait passer pour l'apogée de son histoire. M. Breasted lui consacre les livres V et VI, soit près de la moitié de l'ouvrage. Cette proportion n'est nullement exagérée puisque c'est la période où l'on pénètre le mieux dans l'intime de la vie privée et de la vie politique. A tout prendre, il vaut infiniment mieux connaître dans le détail des personnages comme la reine Hatschepsout, Thoutmès III, Aménophis IV, Ramsès II, que de pouvoir préciser les grandes lignes d'autres époques.

Une manifestation caractéristique de ce temps est l'existence d'un esprit militaire comparable au nôtre. Sous certains règnes, les campagnes se multipliaient à l'excès. Thoutmès III en fit dix-sept en dix-neuf ans. Sous les Ramessides, l'armée semble avoir compté jusqu'à 650,000 hommes. A ce compte, elle occupait nécessairement l'esprit du peuple, tout comme elle le fait de nos jours, car les charges du recrutement pesaient lourdement sur ses épaules. « On passe les hommes en revue, dit un papyrus du temps, on choisit les meilleurs pour faire de l'homme un officier, et de l'adolescent une recrue. Les garçons ne sont élevés que pour être arrachés aux bras de leur mère. »

Un scribe, Pa-Ouhem, écrivait à son collègue Mehou, des chantiers royaux : « le vizir m'avait envoyé trois jeunes gens en disant : « Fais-en des prêtres pour le temple de Merenptah, dans la maison de Ptah. », mais on les a enlevés pour en faire des officiers... » Les derniers à se plaindre étaient les victimes elles-mêmes. L'officier de parade qui se pavanait sur son coursier ou dirigeait d'un air avantageux le trot cambré de son attelage, exerçait un prestige irrésistible sur la jeunesse dorée. Nous ignorons à quoi rêvaient les jeunes thébaines, et chacun, sur cet objet, peut se livrer à ses conjectures. Mais les jouvenceaux préféraient les rênes au calme et renvoyaient à leur écritoire leurs vieux pédants de maîtres. Ceux-ci redoublaient d'objurgations : « Je te dirai ce qu'est la vie d'un officier sous toute la hiérarchie de ses chefs : le général, le commandant des troupes auxiliaires, le porte-étendard, le lieutenant, le quartier-maître, le commandant de l'infanterie, tous ceux qui vont et viennent dans les salles du palais royal, tous n'ont qu'une voix pour lui dire : « Tu peux travailler!... » « Comment peux-tu dire : « il paraît que la carrière d'officier vaut mieux que celle de fonctionnaire »?... Je vais t'expliquer ce qui l'attend lorsqu'il va en Syrie et marche dans les pays montagneux. Il porte son pain et sa boisson sur le dos comme une bête de somme, ... il boit une eau puante. Au bout de l'étape, il doit monter la garde. Et si l'ennemi survient, le voilà pris comme un oiseau. S'il revient en Égypte, il est comme un bois vermoulu;

il est valétudinaire et doit garder le lit... O scribe Ennana, détourne-toi de la pensée que la vie d'officier est préférable à celle du fonctionnaire! » Et, pour user d'une image qui n'est pas nouvelle, l'homme de plume comparait le militaire à un âne « qui se laisse conduire, car il n'a pas d'intelligence dans son corps » et qui a les os rompus sous le poids des paquetages et les coups. Le civil belliqueux, qui ne soupçonne pas de quelles humbles souffrances la gloire est faite, n'en acclamait pas moins le panache, et frottait son front dans la poussière lorsque le « dieu bon » revenait de la guerre à la tête de ses troupes, chantant victoire et triomphe même après la défaite.

La puissance militaire des pharaons n'était pas celle d'une horde exécutant des razzias de grande envergure, mais une pièce parfaitement adaptée dans un système complet et ordonné de gouvernement impérial. Elle avait pour contre-partie une diplomatie portée au point de perfection nécessaire à l'unification de la presque totalité du monde connu. Ce n'est pas une médiocre surprise que de découvrir, écrit à 3,000 ans de distance, un « bon traité de paix et de fraternité » pour mettre fin à la longue guerre de l'Égypte contre les Hittites. On a de ce traité une double version, l'une hiéroglyphique au temple d'Amon à Karnak, l'autre sur tablettes d'argiles, trouvées en 1906 dans les ruines de la capitale Hittite Boghaz-Keui. Les deux nations renoncèrent mutuellement à toute agression, et prirent l'engagement de repousser en commun tout ennemi extérieur. Elles s'aideront également dans la répression des désordres qui pourraient se produire en Syrie. Les sujets fugitifs de l'un et l'autre empire seront extradés mais à leur retour au pays d'origine, il ne seront l'objet d'aucune peine, ni poursuite. On a longtemps admis que ce traité, signé dans la XXI<sup>e</sup> année du règne de Ramsès II, fut loyalement observé de part et d'autre. On sait, aujourd'hui, que des incidents ne tardèrent pas à se produire et à se multiplier. Treize ans plus tard, on y apporta un terme par une nouvelle entente, scellée cette fois par le mariage du roi d'Égypte avec la fille de Khattousil, roi des Hittites. La politique des mariages, si en honneur aux temps modernes, faisait d'ores et déjà partie des artifices diplomatiques en usage. Elle semble avoir été inaugurée par Thoutmès IV, qui épousa une Mitannienne. Son exemple fut suivi, mais les femmes étrangères, si couvertes qu'elles fussent d'honneurs et de titres, paraissent bien n'avoir pas dépassé, au point de vue politique, le niveau des femmes de harem. Le sang divin d'Amon-Râ qui coulait dans les veines royales se transmettait par les femmes : ainsi le voulait l'idée du matriarcat primitif, dont il a toujours subsisté quelques vestiges. Une étrangère ne pouvait, du moins en principe, donner naissance à un roi.

Après la XIX<sup>e</sup> dynastie, l'Égypte entra dans un lent déclin. Ce n'est pas que son histoire manque dès lors d'intérêt ni même d'éclat. Elle resta jusque sous les Lagides un pays puissant, et, surtout, riche. L'idée de l'Empire par la possession de la Syrie ne la quitta jamais. Et, vers la fin de son indépendance, elle voulut devenir le centre du commerce mondial par la création d'établissements grecs et le creusement du canal reliant le Nil à la mer Rouge.

L'ouvrage de M. Breasted se termine à la conquête perse. La domination de la maison achéménide change certes l'aspect de l'histoire égyptienne. Mais si l'histoire s'efforce de retracer la destinée des peuples plutôt que celles de leurs gouvernements, il faut admettre qu'il y aurait intérêt à poursuivre le récit des événements au moins jusqu'à la réduction de l'Égypte en province romaine. Les annales de ces périodes sont malheureusement fort ravagées. Les travaux de M. D. Mallet sur les rapports entre les Grecs et l'Égypte depuis la conquête de Cambyse, réalisent déjà un lien excellent avec ceux de Mahaffy, de A. Bouché-Léclercq et de P. Jouguet sur la période ptolémaïque.

EM. SUYS, S. J.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro la suite des articles de M. Fernand Deschamps et du docteur

Hans Rost.

## Trop pour un!...

### [Lettre ouverte à un grand financier anglo-saxon

Laissez-moi vous conter une histoire vraie, dont vous tâcherez de tirer de justes conclusions économiques et même morales. Mon histoire est si vraie que je ne puis en dire toute la vérité et que je dissimulerai sous un « on » impersonnel le principal acteur (ou la principale actrice) qui, Dieu soit loué, vit toujours.

\*  
\*  
\*

A. D. le 23 décembre 1925. Une âme charitable m'apporte un dîner de Noël pour l'un de mes bien-aimés pauvres. Cela me paraît être, à en juger par les apparences extérieures, un dîner de Noël ordinaire, normal, ni plus, ni moins. Mais l'architecture de papier brun et de nœuds est un si délicat triomphe de l'art culinaire, que je ne puis que conjecturer quant au « quoi? » et au « combien? » de ce que cette bonne âme m'a apporté.

L'après-midi, avec fierté et joie, je m'empresse vers un sous-sol du Nord-Ouest de Londres, où « on » demeure, veuf ou veuve, je ne vous le dirai pas. « On » a dépassé les soixante-dix ans, « on » est sans enfants, à moitié aveugle, courbé par le travail. « On » est un de ces innombrables héros (ou héroïnes) qui ne se plaignent pas, ou de ces chétifs industriels qui ont passé toute leur vie dans les rebuts de nos sales quartiers. « On » est aussi tout heureux et content de cette récompense ultime décernée aux héros (ou héroïnes) industriels : la pension de vieillesse! Dix shellings par semaine, tout ce qu'il faut pour des héros (ou héroïnes).

Je dépose le *Christmas dinner* sur la table, en disant simplement : « Quelqu'un vous a envoyé un dîner de Noël! ». Une courte réponse : « Oh! merci! ». Et nous nous engageons, sans plus, dans un de nos dialogues coutumiers, dont je ne dirai jamais rien à personne.

Décembre 24, A. D. 1925. — Je suis appelé au parloir. « On » est assis sur une chaise, trop fatigué et trop faible pour seulement se lever. « On » me salue — le prêtre! — avec une profonde révérence. Et avec révérence plus inexplicable encore « on » s'excuse : « Père, je m'excuse tellement de n'avoir pu venir hier. Mais vous savez je ne puis sortir le soir. Ma vue devient si trouble et il y a tant d'autos qu'il ne me reste qu'à demeurer à l'intérieur. »

Je cache d'abord mon étonnement, mais à la fin, n'y tenant plus, je demande : « Mais qu'est-ce qui vous amène ici? » Ma surprise, c'est que jamais « on » ne me demande quoi que ce soit et qu'« on » ne vient me voir que très rarement. Cette visite matinale est un problème de psychologie.

« On » n'est pas seulement à moitié aveugle, mais à moitié sourd aussi. « On » ne comprit pas ma question et « on » reprit tranquillement comme une suite de ce qu'« on » avait dit déjà : « Mais je suis venu ce matin dès que je l'ai pu. »

Avec quelque impatience je redemandai : « Mais pourquoi donc êtes-vous venu? »

« On » a une façon mystique de paraître parler avec soi-même, alors qu'en fait, « on » se fait écouter par ce qu'il y a de plus intime en moi.

« On » dit : « Je suis venu à propos de ce dîner que vous m'avez apporté. »

Je confesse ici, devant Dieu et devant mes lecteurs, que l'espace d'un moment ma raison humaine fut obscurcie par l'ombre fugitive d'une suspicion peu sacerdotale. Daigne Celui qui voit tout,

et qui est Tout-Miséricordieux, me pardonner de m'être laissé aller, pendant cette seconde, au soupçon qu'« on » avait trouvé — dans sa pauvreté qui ne se lamente pas — qu'il manquait quelque chose au don qu'« on » avait reçu.

Je mêle Dieu à l'affaire, parce que c'est en semblant parler à Dieu, plus qu'à moi, qu'« on » me dit, avec la tête baissée, les yeux troubles, ayant l'air de fixer les collines éternelles, et la vieille voix tremblante suffocante d'émotion : « Il doit y avoir eu erreur à propos de ce dîner; c'est trop pour un! »

Vous me croirez quand je vous dis que cinq minutes après qu'« on » fut parti je ne pus me rappeler que vaguement ce que je dis et ce que je fis. J'ai comme l'impression qu'abasourdi, je dis assez vivement : « Peu importe, tout est pour vous. Retournez donc bien vite. » Et je « le » reconduisis. J'ai l'impression aussi que, la porte refermée, je retournai dans le petit parloir, et que les oreilles remplies de ce « trop pour un », je m'agenouillai et baisai le linoleum brun où s'étaient posés les « pieds chaussés de la préparation de l'Évangile de paix ».

\*  
\*  
\*

Vous me croirez, même si vous n'êtes pas d'accord, quand publiquement je professe, ou, pour employer un mot sacramental, je confesse que, à côté de cette sagesse de pauvre, presque aveugle presque sourd, misérable abandonné et errant de ce quartier mal famé du Nord-Ouest, la sagesse de tous les économistes de nos universités et de tous les politiciens de notre Parlement se réduit à la phrase de Julianne de Norwich : « Une noisette dans le creux de la main ». Des années de fréquentation et d'étude de la profession de ces hommes bien intentionnés ont rempli ma mémoire de centaines de leurs principes. Parfois, j'avais été séduit, parfois transporté par des phrases comme celle-ci : « Acheter là où c'est le meilleur marché; vendre là où on paie le plus cher; il faut produire là où la production est la plus économique; la marchandise suit le pavillon. » *Treadneedle street*, *Mincing Lane* et *White hall*, et même *South Kensington* m'avaient offert — comme ils vous offrent — le trésor de leur ultime sagesse, renfermé dans, et exprimé par, l'ennuyeuse littérature des bilans, des catalogues commerciaux, des manuels de références et des codes.

Mais je veux confesser, avec quelque chose comme du repentir, que n'eut-ce été pour la sublime *patientia pauperum*, la patience des pauvres en général, et de « on » en particulier, j'eusse affronté ces pompeuses contrefaçons de la sagesse avec un officiel sacerdotal... « damn ».

\*  
\*  
\*

Mais « ses » paroles continuaient à sonner joyeusement à mes oreilles et dans mon cœur : « Trop pour un — il y a erreur — c'est trop pour un. »

\*  
\*  
\*

Et, maintenant, mon cher X..., j'aurai manqué mon but si vous n'êtes pas touché et ému — comme je suis touché et ému — par le cri désintéressé de ce pauvre « on » aveugle.

Souvent, j'entends un ami répéter que « Le monde moderne ne perd pas la foi, mais qu'il perd la raison. Et je finirai par croire qu'il a raison dans son cynisme si vous ne voyez pas briller « son » cri — trop pour un! — d'une lumière tellement vraie qu'elle aveugle votre vulgaire projecteur qui s'emploie à américaniser l'une des plus nobles et des plus anciennes cités du monde.

J'aurais manqué mon but si à votre prochaine tentative « d'avaler » quelque boutique de village pour grossir toujours l'avarice de votre grand commerce (et sans l'espoir de jamais la satisfaire), la sagesse sortie de ce sous-sol ne nous arrêtait pas.

Mais je ne puis continuer de crainte que, oubliant le cher « on »,

et ne me souvenant que du pillage auquel vous et les vôtres soumettez notre pays, mon désir de paix ne tourne à la terrible chose appelée « la colère de l'agneau ». En pure vénération pour « on », je veux me rappeler « sa » tête baissée, « sa » voix tremblante et « son » cri divin : TROP POUR UN!

\* \* \*

Par esprit de justice envers la profession de moraliste, que j'exerce en commun avec mon frère saint Thomas d'Aquin, je veux me rappeler l'étroite parenté qui unit, d'une part ce pauvre errant d'un sous-sol du Nord-Ouest, dont le cri — Trop pour un! — remplissait à peine notre petit parler, et d'autre part, le Bœuf Muet d'Aquin, dont le mugissement a retenti par tout l'univers.

N'ai-je pas toujours prétendu que le devoir primordial d'une intelligence est d'éclairer, non d'égarer les pauvres? Et voilà pourquoi la tâche principale de la philosophie est de justifier le sens commun de l'homme dans la rue ou de la femme à la maison.

Comme ils sont proches parents le cri : Trop pour un!, et ce cri de saint Thomas que la Société des Nations ferait bien de prendre comme devise : *In terrena civitate pax tollitur ex hoc quod civis singuli quæ sua sunt quaerunt*. Ce qui peut se traduire : Dans une société terrestre, la paix est détruite quand chaque citoyen n'obéit qu'à ses propres intérêts. (*Somme théologique, IIa, IIae, Qu. 183, art. 2, ad 3 um*.)

Vous et moi, devons nous rappeler ces cris de peur que les oublier, ou les dédaigner, ne nuise éternellement à nos âmes. Et la nation aussi doit s'en souvenir, de peur que ses cités ne soient converties en déserts de sable tels Ninive et Babylone.

Mais se rappeler ne suffit pas. Je prierais pour que l'un ou l'autre d'entre vous, grands hommes d'affaires, qui si souvent parler du *business* comme d'un service, redise un jour ces paroles avec un sens nouveau, emprunté à la sagesse de ce « on » qui trouva la sienne dans un sous-sol, et de celui qui le trouva en méprisant les honneurs et la richesse. Que si mon indigne prière se trouve exaucée, saint Mathieu, le publicain, saluera un nouveau disciple qui se lèvera, abandonnera son comptoir et ses revenus, et son avarice, pour « on » et pour leur chef, Jésus-Christ.

VINCENT MAC NABB, O. P.

(Traduit de l'anglais.)

## Travaux et manifestations de l'Action catholique italienne

A la Semaine sociale de Naples, un Français, admirateur enthousiaste des Semaines sociales de France, me disait tout bas sa déception de constater l'insuffisance doctrinale et scientifique des Semaines italiennes. Je ne partageai pas cet avis et je le partage de moins en moins en suivant les travaux des Semaines sociales des catholiques italiens qui se succèdent d'année en année avec un succès, non seulement constant, mais grandissant.

Il est trop clair que les Semaines italiennes sont fort différentes des françaises. Mais les unes et les autres ont leurs mérites et leur valeur, qu'il serait peut-être difficile de comparer et de hiérarchiser. La Semaine qui vient de se tenir à Florence n'a pas recherché un sujet nouveau ni brûlant. Tout entière, elle s'est consacrée aux questions d'éducation catholique.

Ce qui frappe un auditeur attentif des leçons de la Semaine

de Florence, c'est la méthode adoptée par les organisateurs et suivie par les professeurs. Pour être concret, différencions cette méthode de celle, par exemple, qui a présidé aux séances d'étude du Congrès de la jeunesse catholique belge à Liège. L'objet de ce congrès était aussi d'une éternelle actualité : la famille. Mais cet objet n'était pas considéré avant tout théoriquement. Pour l'étude des divers chapitres que se partagèrent les quelque trente sections du congrès, voici comment on procéda. La situation de la famille et de l'idéal familial était d'abord étudiée avec toute la précision possible, puis la doctrine catholique était rappelée rapidement et confrontée avec la situation constatée, et enfin des conclusions et des résolutions pratiques étaient tirées de cette confrontation. Telle fut la méthode suivie dans la section scolaire, la section juridique et la section économique du congrès de Liège, ainsi que dans les sections consacrées à la protection de la moralité publique, aux rapports du théâtre et de la famille, du cinéma et de la famille, des beaux-arts, de la littérature, de la presse, de la T. S. F., des œuvres de jeunesse, des loisirs, des bibliothèques, etc... et de la famille. A Florence, au contraire, on partait d'un exposé doctrinal approfondi et on en faisait une rapide et presque discrète application aux circonstances et aux contingences. Nous répéterons ici ce que nous disions plus haut de la diversité d'allure des Semaines sociales de France et d'Italie : la méthode du Congrès de Liège et celle de la Semaine sociale de Florence ont l'une et l'autre leurs avantages et, ajouterons-nous, leurs insuffisances. Ce serait étroitesse que de se prononcer exclusivement pour l'une ou pour l'autre.

Quoi qu'il en soit, les leçons sociales de Florence ont passionné les intelligences des semainiers. Ce n'étaient pas, cependant, des théoriciens et des savants. Le public des Semaines sociales d'Italie est composé en très grande majorité de militants de l'Action catholique. C'est d'ailleurs l'Association générale d'Action catholique en Italie qui en assume l'organisation et la responsabilité. Voilà le fait notable : l'emprise exercée sur ce public d'hommes d'œuvres par des exposés principalement doctrinaux, théoriques, par des leçons de philosophie et de théologie. Leçons projetées immédiatement par ces hommes d'action sur les réalités sociales avec lesquelles ils sont quotidiennement aux prises, et appliquées d'ailleurs, quoique avec moins d'impatience et moins d'insistance, aux mêmes réalités sociales, par les professeurs de la Semaine.

A titre d'exemples, voici quelques thèses développées au cours de ces laborieuses journées. Vous y reconnaîtrez avec joie des propositions de la doctrine sociale catholique dans leur netteté tranchante et leur ampleur magnifique.

L'éducation — tel était, nous l'avons dit, tout l'objet de la Semaine — l'éducation purement naturelle, théoriquement, semblerait pouvoir être efficace. En faisant appel aux énergies corporelles et spirituelles de l'homme et en les dirigeant habilement, on croirait pouvoir élever et anoblir l'adolescent. Mais il se passe ici quelque chose d'analogue à un fait observé dès le seuil de la physique. Le mouvement acquis, bien que théoriquement perpétuel, ne tarde jamais à s'arrêter à cause des résistances qu'on ne peut pas toutes entièrement écarter. Ainsi en est-il de l'éducation purement naturelle. Les difficultés rencontrées par l'œuvre éducative ne peuvent être pratiquement vaincues par les seules forces de la nature. L'éducation véritable ne peut donc pas être purement naturelle.

Les théories philosophiques à la mode déteignent sur la pédagogie, et elles éloignent celles-ci des normes même naturelles de l'éducation. Sous le règne du positivisme, éducation et instruction étaient complètement et absolument séparées. Sous le règne actuel de l'idéalisme (la philosophie presque officielle de l'Italie fasciste), elles sont au contraire identifiées. Erreur de part et d'autre.

La mission d'éducateur s'accompagne providentiellement de l'amour désintéressé. Les premiers titulaires de cette mission, ce sont les parents. Les autres éducateurs ne font que participer à la mission paternelle et maternelle. Et ils doivent y apporter des sentiments paternels et maternels. L'école devrait être mandatée par la famille, fondée et organisée, ou du moins adoptée par la famille. Tous les autres systèmes impliquent une usurpation. Et ils conduisent à l'école sectaire ou à l'école neutre. Aucune des deux ne convient aux familles catholiques. La question scolaire est avant tout une question familiale. Les catholiques eux-mêmes ne l'ont pas toujours affirmé avec une conviction et une énergie suffisantes.

Quant à l'Église, son rôle éducatif lui est conféré par Dieu

lui-même. Les familles sont guidées et aidées par elle dans leur œuvre d'éducation. Et elles sont obligées de recevoir docilement cette aide et cette direction de l'Église. Celle-ci, encore une fois, est divinement mandatée.

Les droits et les devoirs de l'État en matière d'éducation ne sont pas contestés par la doctrine catholique. Mais ils ne viennent qu'après les droits et les devoirs de l'Église et de la famille.

Ces exemples suffiront pour indiquer à nos lecteurs la tonalité et la vigueur des enseignements de la Semaine de Florence.

Nous ajouterons que le recrutement de cette Semaine, comme de toutes les Semaines sociales d'Italie, permet et conseille d'entremêler les leçons doctrinales de réunions consacrées à tel ou tel sujet d'action catholique. Plusieurs de ces séances pratiques, à Florence, eurent pour objet la protection des bonnes mœurs. On s'est réjoui catholiquement des lois récemment promulguées par le Gouvernement fasciste lors de la réforme du Code civil. Nous avons en main des armes plus efficaces, telle fut la conclusion, d'où responsabilité plus grande et obligation plus impérieuse. Le recours aux lois ne constituera pas, cependant, toute notre action en faveur de la moralité publique. Toutes les influences personnelles et collectives doivent être enrôlées dans cette croisade indispensable. Et fidèles aux indications du Pape, les militants de l'Action catholique s'efforceront d'obtenir pour commencer la décence parfaite dans les églises.

Une autre résolution pratique fut suggérée par l'archevêque de Florence, le cardinal Mistrangelo. La crise des vocations sévit aussi en Italie. Si l'Action catholique est, selon la définition répétée fréquemment par Sa Sainteté, la participation des laïcs à l'apostolat hiérarchique de l'Église, la collaboration organisée des laïcs à l'œuvre officielle de l'Église, à l'œuvre des Évêques et du clergé, vous devez mettre votre influence au service de cette œuvre essentielle et urgente et qui fait l'objet des plus vives préoccupations des chefs de l'Église, le recrutement du sacerdoce. Sans doute, l'Action catholique, généralement considérée, crée déjà des conditions plus favorables à l'éclosion et au développement des vocations sacerdotales. Mais ses dirigeants doivent partager expressément à ce sujet les soucis et les efforts des autorités ecclésiastiques. Et les moyens sont nombreux qui s'offrent aux groupes d'Action catholique et à leurs membres de favoriser le recrutement sacerdotal.

À la suite de cet appel du cardinal de Florence, un ordre du jour engageant les Associations d'Action catholique d'Italie fut voté d'enthousiasme par l'assemblée des Semainiers.

La Semaine ne se termina pas à Florence, mais à Assise. On sait que saint François d'Assise est le grand Patron, désigné par le Souverain Pontife, de l'Action catholique. Il a provoqué, en effet, un mouvement de restauration chrétienne de la société analogue à celui, plus vaste encore, nécessairement, que l'Action catholique se propose de réaliser aujourd'hui.

Une grande cérémonie eut donc lieu, à la Basilique de Saint François, pour laquelle des renforts d'Action catholique étaient venus se joindre aux Semainiers de Florence et constituer une imposante représentation de tout le catholicisme militant de la Péninsule. Le sommet de cette cérémonie fut la lecture, par le président de l'*Azione catholica italiana*, M. l'avocat Colombo, d'une sorte de promesse ou de serment, dont chaque phrase était répétée par la foule. En voici la traduction.

« A la gloire de Dieu, en reconnaissance publique de la royauté du Christ, pour l'avènement de son règne de paix, de concorde et d'amour, prêché par son héraut mystique saint François d'Assise, auprès de la tombe de celui qui accueillit en cette année du septième centenaire de sa mort, les prières unanimes des multitudes accourues du monde entier, nous, catholiques italiens, nous faisant l'écho des aspirations communes et des résolutions concordantes, nous renouvelons en la forme la plus solennelle la décision et la promesse de continuer dans les âmes, dans les familles et dans la société, l'apostolat bienfaisant et pacifique de notre céleste Patron, qui produisit autrefois, surtout en Italie, un si riche accroissement de vie religieuse et de prospérité temporelle.

» Nous professons donc notre entière adhésion à la doctrine sociale chrétienne promulguée par les Souverains Pontifes, dans la vie privée et dans la vie publique, nous faisons profession de cette doctrine dans ses principes et dans toutes les obligations qui en dérivent.

» Nous prenons l'engagement solennel de faire toujours de cette doctrine, poussée jusqu'en ses dernières applications, à la

lumière du magistère autorisé de l'Église, la norme de notre action. Ainsi conduits, nous nous efforcerons de concourir à la sanctification du travail, à l'élevation légitime des humbles, à la concorde et à la collaboration des classes, en vue d'obtenir et la plus grande somme possible de bien social et de bien religieux en cette vie, et l'éternelle félicité à laquelle tous nous aspirons.

» Et pour que nos résolutions et nos efforts soient efficaces, nous les confions aux bons soins de notre céleste Patron, le suppliant de hâter par sa puissante intercession l'avènement de cette paix dont il fut le héraut et le promoteur infatigable : la paix du Christ par le règne du Christ.

Ce serment impressionna profondément la foule qui remplissait la Basilique franciscaine. Il résume les conceptions et les aspirations de l'Action catholique.

LOUIS PICARD.

## La tendresse de Léon Bloy

M. Jacques Debout nous présente, dans la collection *Ars et Fides*, des *Lettres de Léon Bloy à Frédéric Brou et à Jean de la Laurencie*, qui nous conduisent de 1906 à 1915.

Rien de ce qu'a écrit le grand prosateur de *La Femme pauvre* et du *Salut par les Juifs* ne peut laisser indifférents tous ceux qui savent que dans cette œuvre, le style, c'est l'homme, et que la magnificence des paroles, est le signe et le témoignage de la générosité du cœur.

On s'est beaucoup trompé sur Léon Bloy. M. Jacques Debout qui l'a bien connu a tout à fait raison, dans sa préface, de dire que c'est la tendresse « qui explique le mieux cet être extraordinaire et les divers aspects de son génie ». Oui, même ses colères. Il sent trop profondément que les hommes n'aiment pas Dieu, qu'ils ne s'aiment pas les uns les autres. Et cela est insupportable à ce chrétien. Qu'il se soit trompé, qu'il ait manqué d'indulgence, « de cette indulgence, écrit encore admirablement Jacques Debout, qui est d'une certaine manière la pointe fine de l'Absolu, étant le dernier mot de Dieu », son ami lui-même n'y contredit pas. Tout n'est pas également bon dans l'œuvre de Léon Bloy. Il y a une foule de ses invectives que nous ne saurions partager. Mais ses erreurs elles-mêmes sont nées de sa passion dévorante de la Justice et de la Charité. Quand on sait, quand on voit en lui la splendeur de ce sentiment, elle brûle tout de sa flamme. Ah! Léon Bloy n'est pas seulement le vigoureux polémiste que la plupart de ses contemporains ont craint en lui et qu'ils ont entouré avec soin d'un triple cercle de silence...

« *Beatius est magis dare quam accipere*, écrivait M. Jacques Maritain, en octobre 1912, dans les *Marches de Provence*. *Le Mendiant ingrat* a un besoin infini de donner. S'il était riche tout l'or du monde ne suffirait pas à sa munificence : ne pouvant pas nourrir avec les richesses d'iniquité tout un peuple de pauvres, il se donne lui-même avec une extrême abondance; il écrit pour se donner... Sa violence n'est que la face inverse de son amour, — de son amour pour la Vérité, c'est-à-dire pour la Personne du Sauveur... Le secret de Bloy, c'est une extraordinaire dilection pour les âmes, un amour qu'auraient seuls pu comprendre ces tendres hommes du Moyen âge, qui étaient doux comme il est doux et qui aimaient les larmes comme il les aime... »

Un Emile Baumann, un Pierre van der Meer de Walcheren, un Léopold Levaux, un Pierre Termier, tous ceux enfin qui l'ont approché et aimé ont rendu pareil témoignage à Léon Bloy.

On croit trop communément que la tendresse et la douceur, ces formes exquises de la charité, s'opposent à la force. Or, le contraire est vrai.

S. E. le cardinal Dubois, dans la belle et urgente lettre pastorale, sur *Quelques défaillances actuelles de l'esprit chrétien*, qu'il adressait à ses diocésains, le Carême dernier, nous rappelait précisément au grand devoir de la Charité. « La Charité! écrivait-il, n'était-ce pas, au début de l'ère chrétienne, la marque caractéristique des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ? « Voyez comme ils s'aiment », disaient les païens... Mais nous ne saurions fermer les yeux à l'évidence. N'est-il pas vrai qu'une vague formidable d'égoïsme a déferlé sur le monde — même chrétien, et parce qu'il ne l'est plus assez? Beaucoup considèrent la charité comme une faiblesse... C'est le règne du « chacun pour soi », — le retour à l'égoïsme qui dresse les uns contre les autres — ouvertement ou sournoisement — les individus, les familles et les peuples. »

Où, le monde moderne, même chrétien, ou plutôt se disant tel, en est arrivé à considérer la charité comme une faiblesse, alors qu'il n'y a d'aristocratie que du cœur. Qu'il est donc facile et commode d'être égoïste! Le surhomme de Nietzsche, tel que la plupart l'entendent, est la brute la plus veule du monde. Faible, vraiment faible, celui qui, par une froide nuit d'hiver, dans l'atmosphère tiède et calme d'un salon, chasse comme une pensée importune, — à moins qu'il ne l'accueille odieusement comme une épice, à la manière du vieux Lucrèce chantant le *Suave marimagno*... — l'image tragique de quelqu'une de ces vieilles femmes qui, enveloppées dans leurs haillons, se couchent au coin des rues de Paris comme des bêtes, pour attendre le matin ou la mort. Qu'il serait grand, au contraire, qu'il serait d'un vrai courage, celui qui se lèverait et qui, le pouvant, irait, dans les ténèbres et dans la rafle, recueillir quelqu'une de ces chères images de Dieu et lui donner un lit et un foyer! Peut-être alors, véritablement prince devant le Roi, verrait-il les haillons resplendir plus que la neige et le visage rayonner plus que le soleil. « Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile, et que nous vous avons vêtu?... Et le Roi leur dira : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». (S. Matth. XXV, 38-40.) Le Pauvre est le Christ. L'homme le plus misérable est mon frère divin. Quelle source de devoirs et d'énergie! Chacun de nous est véritablement et absolument appelé à établir la fraternité dans le Christ. Voilà ce que nous dit toute l'œuvre de Bloy.

« Le précepte de la Justice positive, a écrit avec force Paul Claudel, nous est ainsi donné par l'Évangile : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par-dessus tout, et tu aimeras ton prochain » comme toi-même... » Remarquons le terme « prochain », en latin « *proximus* », le plus prochain. Il ne s'agit pas seulement d'aimer tous les hommes en général, mais le plus prochain, ceux que les circonstances ou la nature ont mis le plus près de nous. Et quel est le plus prochain de tous? C'est à cette question que répond l'Évangile du Bon Samaritain; c'est celui qui a le plus besoin de nous. » Ce devoir de justice positive réclame l'héroïsme et la sainteté. Comme tous les devoirs du chrétien, il tend toutes nos forces dans le sens de l'être : *Quantum potes, tantum aude*. « Il est plus difficile, dit encore Claudel, d'être un homme juste qu'un surhomme. »

Léon Bloy ne se consolait pas de ne voir pas éclater sur toute la surface de la terre cette justice d'Amour. Peu de temps avant sa mort, Jacques Debout lui récitait les *Béatitudes*. Et Léon Bloy reprit d'une voix qui déjà s'éteignait : « ... Faim et soif de la justice. »

L'égoïste, parce qu'il ne se croit chargé que de lui-même, se croit en paix : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*... Voilà

ce qui irrite le *Pèlerin de l'Absolu*, parce qu'il y voit trop clairement la source de tous les maux.

Maritain cite cette dédicace que Bloy lui adressait :

« Voici mon secret pour écrire les livres qui te plaisent : c'est de chérir de toute mon âme — au point de donner ma vie — les âmes telles que la tienne — connues ou inconnues — appelées à me lire un jour. »

C'est l'héroïsme de la tendresse.

Les lettres à Frédéric Brou et à Jean de la Laurencie ne nous montrent pas sous un autre jour l'auteur de cette sublime dédicace.

Il faut lire toutes les lettres où il s'essaye à consoler Jean de la Laurencie de la mort d'une femme bien-aimée. En citer un fragment serait mutiler cette consolation où toute la douleur fraternelle d'un homme se joint à toute l'espérance et à toute la certitude d'un chrétien. Mais comme la Laurencie lui écrivait que la foi complète n'est accordée qu'à ceux qui la méritent : « Hélas! lui répondait Bloy, que méritons-nous, les uns et les autres? Et que deviendrons-nous, si nous étions traités selon nos mérites? C'est à faire peur. Croyez-moi, mon ami, ce n'est pas cela. Dieu donne la foi, non à ceux qui peuvent être crus la mériter, mais à ceux qui la désirent de tout leur cœur, et Il la donne gratuitement quand Il lui plaît et à qui Il lui plaît. Songez au Bon Larron qui avait commencé, comme l'autre, par l'insulter en sa Croix, ainsi que le dit expressément saint Matthieu, et à saint Longin qui lui perça le cœur... » Le dernier mot de Bloy est toujours de se confier à la grâce de Dieu. Pour lui, il n'y a pas autre chose à faire qu'à être « un enfant, un petit enfant qui voudrait pouvoir faire en paix sa prière avant de s'endormir ». Des *Lettres à sa fiancée* aux *Lettres à Jean de la Laurencie et à Frédéric Brou*, l'âme de Léon Bloy montre ce même esprit d'enfance qui ne trompe pas.

Quelle tendresse pour Véronique dans le *Désespéré*, pour Clotilde dans la *Femme pauvre*!... Les plus faibles et les plus abandonnés sont toujours ceux qu'il hérite le plus.

Son culte pour la Vierge compatissante éclate à toutes les pages de son œuvre. Il y a, dans le *Salut par les Juifs* que je n'ai point sous la main, quelques lignes où il a peint une Notre-Dame en pleurs qui est bien l'une des plus belles images qui soient sorties de la main des hommes. Et qui ne se rappelle la croix qu'il a dressée à la fin de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*?

« La Croix des indigents et des vagabonds, la douce Croix des vieux chemins dans les campagnes, l'accueillante Croix des misérables, des courbatus, des pieds en sang, des cœurs en larmes, de ceux qui ont été mordus par les serpents du désert et qui guérissent de leurs blessures en la regardant, la Croix de misère et de gloire! »

C'est tout cela qui fait la grandeur de Bloy, c'est tout cela que nous retrouvons dans le livre que publie Jacques Debout.

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints! », disait-il. Et il s'accusait de n'avoir entre les mains « que du papier » pour paraître devant Dieu. Mais ce « papier », resplendissant de toute la lumière du cœur, est un bienfait pour beaucoup. « Je suis bonnement un pauvre homme qui cherche son Ciel en l'appelant avec des sanglots par tous les chemins... », disait-il encore. Mais là-dessus, Maritain : « Il n'en est pas moins vrai que ce *pauvre homme* est un des plus grands écrivains français, un des plus hauts parmi les artistes de génie, un de ceux à qui Dieu a départi le plus royalement ces dons exceptionnels qui sont dans notre nature comme un écho de sa Parole. »

JEAN SOULAIROL.

## “ Caritas ”

« Saint François, a-t-on écrit, porte en lui une incomparable énergie de rafraîchissement et d'exaltation. Il jaillit comme une grande source. Il est à l'origine de tous les renouvellements qui ont régénéré l'âme des hommes (1). »

Que n'a-t-on pas dit de la déconcertante action de ce mendiant sur les arts, la poésie, la philosophie, les œuvres sociales? Toutes choses très justes, sans doute; mais n'a-t-on pas trop oublié que dans l'héritage de François ces legs divers, si beaux soient-ils, ne sont, après tout, que surcroît?

Ce qu'a voulu le Poverello, c'est réapprendre aux hommes la science du saint amour. Avec saint Bernard, il est le grand artisan de ce renouvellement-là au Moyen âge, et s'il est un domaine qu'il ait marqué de son empreinte, c'est assurément celui de la vie spirituelle. C'est là qu'il nous a laissé le meilleur de lui-même. Et de fait, de la « source jaillissante » de son cœur, toute une école de spiritualité a surgi et s'est propagée dans les siècles, la plus riche de toutes, pensons-nous, une des plus belles, sans conteste, et dont l'influence a marqué le plus vigoureusement dans l'histoire de l'Église.

Elle est tombée de nos jours en un injuste oubli. C'est pour faire connaître et remettre en honneur cette école franciscaine par la réédition de ses plus beaux ouvrages que la collection *Caritas* a été créée.

Cette réédition nous semble singulièrement opportune. Aucun temps ne fut plus fertile en œuvres spirituelles, aucun ne fut plus fécond en médiocrités : châtement d'un engourdissement de deux siècles dont nous sortons à peine. L'on s'est aperçu que, pour reprendre le courant, il fallait remonter jusqu'aux maîtres des bonnes époques : et il s'est trouvé que c'étaient encore ces vieux qui étaient restés les plus jeunes. De là des collections comme *Pax*, les *Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques*, le *Museum Lessianum*, et d'autres.

Or, parmi tous, les auteurs franciscains ont conservé le charme d'une fraîcheur demeurée neuve en dépit des siècles. A les fréquenter, on est bientôt frappé d'un caractère d'évidente actualité, d'un tour d'esprit singulièrement moderne qui rend leur commerce infiniment aimable. Inspirés à leur origine par le plus humain des saints, ils sont eux-mêmes si humains qu'ils ne peuvent pas vieillir, et leurs livres paraissent si parfaitement adaptés à nos besoins d'aujourd'hui qu'on les dirait parfois destinés aux hommes du XX<sup>e</sup> siècle.

Une des marques de ce siècle — la plus profonde peut-être — est son intense besoin de vie mystique. « Réalisme mystique », dit l'abbé Calvet, pour synthétiser ses tendances générales (2). Réduite au domaine religieux, la formule est plus juste encore, « Le XX<sup>e</sup> siècle a vu déjà et verra de plus en plus la renaissance de la mystique (3). » On trouve décidément que Scaramelli a assez longtemps tenu l'éteignoir sur le cierge.

Or, l'école franciscaine est essentiellement mystique. Elle tend toujours à la vie mystique. Même quand ils traitent ex-professo d'ascétisme, on sent chez ses auteurs le souci de cette vie séraphique qui est l'aile de leur pensée : pourraient-ils oublier l'Alverne?

Mais ce qu'ils nous présentent, c'est une mystique très simple, où l'appareil spéculatif est réduit au rôle de substratum. Aucune complication. Parlent-ils de « voies », d'« états » mystiques, ceux-ci n'ont, sous leur plume, rien d'étrange, apparaissant comme l'évolution spontanée de l'amour. Guère de formules, ni de classifications. Met-on l'amour en formules? Or, pour eux, la mystique c'est cela : aimer, connaître aussi, sans doute; mais ils ne veulent connaître que pour aimer.

Et leur théologie mystique est une science pratique et se résume en cela : aimer Dieu. L'aimer d'amour, L'aimer avec passion, comme saint François L'a aimé. « On se prend à regretter, écrivait le vénéré cardinal Mercier, d'avoir passé tant de temps à chercher ailleurs des leçons de spiritualité, alors qu'il serait si simple de se mettre à l'école de saint François, dans la contemplation de « Jésus crucifié ». (Lettre-préface à *La Perfection séraphique*, du P. Césaire de Tours.)

(1) ERNEST ZVROMSDI.

(2) *Histoire de la Littérature française*, p. 723 (de Gigord, 1924).

(3) SAUDREAU, *La Vie d'union à Dieu d'après les grands maîtres*, p. 365. Amat., Paris, 1921.)

Aussi ne se demandent-ils point si, pour cette mystique, il faut une vocation spéciale. La pensée ne leur en vient pas. Qui n'est capable d'aimer le Christ? Ils disent à l'homme : « Voilà Dieu, allez-y, vous êtes fait pour Lui, arrachez votre cœur à la terre, projetez-le en Dieu. Leur grand souci est de leur en montrer clairement la voie; leur procédé est avant tout pratique, ce qui les oblige à garder un continu contact avec l'âme humaine; et cette sollicitude fait de certains de leurs ouvrages des chefs-d'œuvre de psychologie. — A cet amour de Dieu, ils ne voient guère de périls. Et, de fait, ce réalisme, ce profond sens pratique avec lequel ils conduisent l'âme, met celle-ci à l'abri des vaines rêveries; et la simplicité avec laquelle ils présentent la vie mystique écarte bien des dangers d'illusion, et coupe court à cette manie d'auto-analyse qui ne nourrit que la vanité: Aimez, et si vous vous auscultez, que ce soit pour découvrir les traces de l'amour-propre, et non point pour savoir si vous êtes en quiétude ou en union simple.

Comme celle de saint François de Sales (qui, lui aussi, a royalement simplifié les choses de la mystique), leur spiritualité est délicieusement affective; mais d'un accent plus passionné, plus brûlant, plus fou que dans l'école salésienne. Le mot qui peut-être la caractériserait le mieux est la tendresse. Elle réhabilite la sensibilité dans le domaine spirituel; et à juste titre, car si l'on n'a pas dit trop de mal de cette pauvre belle faculté, on n'en a vraiment pas dit assez de bien. Ah! ils n'ont pas peur, eux, de la « dévotion sensible ». Ils se disent que si Dieu nous a donné un cœur, c'est afin que nous L'aimions de toutes les forces de ce cœur; ils voient dans les puissances affectives de l'âme un merveilleux levier d'action, et c'est sur le cœur qu'ils comptent pour porter l'homme à la sainteté. Ils lui montrent Jésus crucifié, et cherchent à l'ébranler sur Lui, sachant bien que lorsqu'il aura pleuré sur les souffrances du Christ, la place sera conquise, et que cet homme sera prêt à tous les sacrifices.

Aussi, aucune école ne s'est attachée avec plus d'insistance et plus d'amour à la sainte Humanité du Christ spécialement à son enfance, et plus encore à sa Passion. La « contemplation de Jésus crucifié » fut l'aile de saint François et le livre de saint Bonaventure, et leurs disciples y reviennent sans cesse. Elle paraît tellement essentielle à leur façon de procéder que beaucoup y ont vu la caractéristique propre de la mystique franciscaine.

Ils ne craignent pas davantage de se montrer eux-mêmes dans leurs livres. Ils ont vécu d'abord ce dont-ils parlent et, avec une candeur exquise, il se livrent en leurs pages. A côté de la doctrine, c'est de la mystique en action qu'ils nous montrent dans les effusions de leur amour. Aussi combien vivants apparaissent ces ouvrages à côté des traités secs et roides que nous ne connaissons que trop. Cette fraîcheur de sentiment, cette tendre pitié exprimée, ce langage si humain qui prend l'homme tout entier, ce renouveau romantique de la spiritualité que saint François, le poète séraphique, avait opéré de son temps, est encore une des choses dont a le plus besoin le nôtre : il est la plus complète et la plus efficace protestation contre le dessèchement systématique auquel le jansénisme et l'arrière-jansénisme du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient soumis le domaine de la piété. Nous en souffrons encore; nous avons grand besoin d'un peu de rosée franciscaine pour rafraîchir nos enclos dévastés.

Pourtant, aucune fadeur dans cette littérature. Ce n'est point de l'eau de sucre que nous servent ces hommes de bure. Cet amour, ils l'ont conquis par la pénitence et ils s'en souviennent. Au reste, l'amour vrai n'est jamais mièvre. Saint François, le séraphin, est aussi le pauvre et le pénitent : il était trop sincère pour ne point sentir les obligations de l'amour; aussi, il fut « un prodigieux maître de renoncement (1). » Comme lui, ses disciples sont des énergiques dans la mesure de leur suavité. Ils n'y vont pas par quatre chemins quand il s'agit d'abnégation : elle est à la première page de tous leurs traités, comme elle fut le premier geste de saint François. Ils sont intransigeants sur ce point : et c'est encore là un des caractères de leur spiritualité, que ce renoncement poussé jusqu'à l'extrême, encore un des traits qui font l'actualité de cette doctrine en l'érigant droit contre la mollesse d'un siècle sensuel et cupide qui a incroyablement disparu la vertu de pénitence.

Nulle ne convaincra mieux la piété moderne qu'on ne se sanctifie point dans le coton, et qu'une certaine austérité est l'assise indispensable de la contemplation; ma's nulle non plus ne s'en-

(1) GEORGES GOYAU, *Figurines franciscaines*, p. 7 (Henri Laurens, Paris, 1921).

tend comme elle à lui en adoucir la voie en lui montrant les joies du sacrifice.

D'emblée, les auteurs franciscains appuient l'ascèse sur l'amour. Ils ont une préférence marquée pour ce qu'ils appellent la *via mystica* : acquérir les vertus par l'amour, au lieu d'arriver péniblement à celui-ci par celles-là : *Per amorem ad virtutem*. Et puis, ils ne laissent jamais oublier au lecteur que le but de toute ascèse est « l'attente du don mystique » : comme l'abbé Bremond le dit du Père Joseph, « de la grotte de Manrèse ils nous entraînent, nous enlèvent avec eux jusqu'au mont Alverne (1) ». Ils restituent son plein sens à l'ascétisme chrétien et, l'ayant rendu aimable par ses fruits, ils arrivent à nous faire goûter avec eux la douceur de souffrir : la « joie parfaite » qu'enseignait saint François, de sa voix attendrie et chantante à son « petit agneau », le frère Léon.

Pour donner un résumé théologique de cette doctrine, nous dirions que la spiritualité est une école de charité. Entendez ce terme dans le sens que lui donne saint François de Sales : « Le nom de *charité* est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la suprême et souveraine dilection » ; d'ailleurs, — les Franciscains ne l'oublient pas, — « cette charité doit elle-même être nommée *amour* (2). »

La charité « forme des vertus », leur source et leur fin tout ensemble, est à la base et au sommet de l'ascétisme comme de la mystique franciscaine : d'une part, elle informe la volonté, l'ébranle, l'entraîne à la pratique de toutes les vertus ; d'autre part, elle suppose elle-même l'abnégation, aussi parfaite, aussi absolue que possible, parce que l'amour, de sa nature même, inclut le don de soi, l'oubli de soi, le vide du cœur, la rupture avec tout égoïsme.

C'est cette position centrale occupée par l'amour qui donne à la spiritualité franciscaine son triple caractère de tendresse, de joie et de simplicité : l'amour, activité essentiellement affective, « mouvement ou écoulement du cœur en la chose aimable » (3), est le foyer d'où montent les flammes sraphiques, il fait des franciscains des grands passionnés. Leur renoncement, tout mêlé d'amour, engendré par l'amour, soutenu et illuminé par lui, ne peut être qu'infiniment clair et joyeux, montant dans la joie à mesure même qu'il s'enfonce dans la douleur. Enfin, affranchis de toute spéculation vaine, ne voulant voir dans l'intellect que le serviteur de l'amour, groupant toutes les facultés autour d'un axe qui est précisément le centre même et « le poids » de l'âme humaine, ils atteignent de ce fait au maximum de clarté et de simplicité en matière spirituelle.

Cette charité, ils la puisent au cœur du Christ, source et modèle de tout amour.

On sait la place donnée à la christologie dans la doctrine théologique franciscaine, la splendide ampleur qu'elle y prend, l'importance qu'ils attachent au mot de l'Apôtre : « Jésus est le premier né de toutes les créatures. » Cette place, ils la Lui laissent dans leur doctrine spirituelle : tout part de Lui, tout aboutit à Lui.. C'est par Lui, avec Lui, en Lui que Dieu nous a aimés de toute éternité ; c'est par Lui, avec Lui, en Lui que nous devons aimer Dieu. Il est au carrefour de toutes leurs démarches. Au centre de leur ascèse : l'ascétisme franciscain, c'est d'imiter le Christ, par amour, et de souffrir avec Lui, par amour. Au centre de leur mystique : c'est à Lui, très spécialement, à sa très douce et très émouvante Humanité, que va leur tendresse. Et pour tout dire en un mot, ils ne veulent connaître que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Sans doute, nous retrouvons ces enseignements dans toutes les écoles, et nous ne prétendons donner à l'école franciscaine le monopole d'aucune de ces qualités ; mais le relief qu'elle leur a imprimé (chacune marque ainsi la doctrine de son génie propre), doit, ce nous semble, la rendre spécialement sympathique et bien-faisante aux chrétiens de nos jours, et nous avons pensé faire œuvre hautement utile à le leur signaler, pour qu'elle reprenne sur eux une influence dont elle n'a point encore perdu la vertu.

Cette influence fut immense au cours de plusieurs siècles. Les *Fioretti*, les *Propos du frère Egide* ont « renouvelé les sources de la sensibilité chrétienne ». La grande figure de saint Bonaventure plane sur le XIII<sup>e</sup> siècle mystique ; son génie tendre et haut a inspiré d'une part ces délicieuses *Méditations de la vie du Christ*, dont s'est nourrie la piété de tant de générations, et d'autre part

l'œuvre du grand Gerson (trop peu apprécié parce que trop peu connu, et qu'il faut, pensons-nous, ranger parmi les docteurs mystiques de premier plan). Doit-on rappeler le Bx Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat Mater*, et des plus beaux poèmes mystiques qu'on ait jamais écrits, le Bx Raymond Lulle, *Doctor illuminatus*, sainte Marguerite de Cortone, sainte Angèle de Foligno, saint Bernardin de Sienne, sainte Catherine de Bologne, la Bse Baptiste Varani, saint Pierre d'Alcantara, saint Léonard de Port-Maurice ? Citons plutôt des écrivains plus oubliés et non moins grands que ceux-là : David d'Augsbourg, qui fit longtemps autorité ; François d'Ossuna, Jean de Laredo et Alphonse de Madrid, les trois auteurs qui ont nourri sainte Thérèse, Henri de Herp (Harpius), que son siècle considéra comme un maître, le Bx Saluto, dont les pieux et poétiques traités furent traduits en plusieurs langues, l'éclatante pléiade des mystiques espagnols avec Jean des Anges, Diego Murillo et Diego Stella, la pléiade non moins riche des Flamands, avec François Vervoort, digne émule de Ruysbroeck, Fulgence Botteus, Boniface Maes ; en France, Benoît de Canfeld et Joseph du Tremblay, de grands maîtres selon l'abbé Bremond.

Pendant cinq siècles, ils entretenirent le feu sacré et firent prévaloir la doctrine franciscaine. Au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, ils étaient lus plus que tout autre. Puis la flamme se voila, baissa, parut s'éteindre tout à fait. Qui connaît encore leurs noms aujourd'hui ? Hélas ! leurs merveilleux traités sont mangés par les vers dans les arrière-fonds des bibliothèques. A qui la faute ? Aux circonstances ? Oui, sans doute : le jansénisme, les écoles nouvelles, le discrédit que le XVIII<sup>e</sup> siècle jeta sur la mystique y sont pour beaucoup. Aux Franciscains eux-mêmes aussi, qui « ont par trop négligé d'entretenir les gloires de leur Ordre ». Le moment paraît venu d'exhumer ces trésors. Nous croyons que pour beaucoup la collection *Caritas* sera une révélation (1).

P. MARTIAL LEKEUX.

(1) Les premiers volumes de la collection *Caritas*, parus aux éditions *Bloud et Gay* (3, rue Garancière, Paris) sont les suivants :

BONIFACE MAES. — *Théologie mystique* (1669). Traduit du latin par la P. MARTIAL LEKEUX.

ANONYME (XV<sup>e</sup> siècle). — *Indica Mishi* (Très pieuses méditations sur la Vie et la Passion du Christ). Traduit du vieux flamand par MARIE-MAGDELEINE SAEYEYS. Préface de S. G. Mgr WAFFELAERT.

ALEXANDRE MASSERON. — *Légendes franciscaines*.

SÉVERIN RUBÉRIC. — *Exercices sacrés de l'amour de Jésus* (1623).

LES FIORETTI. — *Les petites fleurs de la Vie de saint François*. Trad. d'ARNOLD GOFFIN, nouvelle édition.

Le mois prochain, paraîtra :

*Les Propos du frère Egide*. — Traduit du latin par OMER ENGLEBERT, avec une préface du P. MARTIAL LEKEUX.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement ( 15, 11, 10, 9 ou 8 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) :	8 belgas
II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg :	9 belgas
III. — Pour le Congo belge :	10 belgas
IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes :	11 belgas
V. — Pour tous les autres pays :	15 belgas

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 175.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, L. I., ch. XIII et XIV.

(3) *Traité de l'amour de Dieu*, L. I., ch. VII.

# Les idées et les faits

## Chronique des Idées

### L'Abbaye de Notre-Dame d'Orval

La solitude a frémi. Le désert fleurit d'espérance. Parmi les pierres moussues, les arceaux rompus, sur le gazon sacré se soulevait de la vision d'Ezechiel a passé. Bernard de Clairvaux ressuscite au Vallon d'or. La blanche théorie de ses moines surgit des lointains de l'histoire. Moines éternels! On a beau les tuer, ils repoussent de leurs tombes. D'ici, d'Orval, à nos frontières Sud, entre Florenville, Virton, Carignan et Montmédy, il y a un siècle et demi, la vie cistercienne fut chassée par la barbarie révolutionnaire et voici qu'elle revient silencieuse et chantante, silencieuse pour le monde, chantante pour Dieu. Sur les ruines de la grande abbaye, une chapelle romane s'est dressée, qui fut bénite jeudi dernier, en la fête de l'Archange, gonfalonnier des milices célestes, et sanctifiée déjà par une ordination sacerdotale. Bientôt les arceaux vont se reformer, les cintres s'incurver, les voûtes s'arrondir et des cloîtres réguliers fuir dans la mystérieuse perspective. L'antique foyer de prière et de pénitence, de travail et d'art, de science et de charité, que l'on croyait éteint à jamais, s'apprête à rayonner avec un éclat nouveau.

Donc, en ce temps-là où la France délirait dans une orgie de boue et de sang, sur l'ancienne abbaye avec son église Notre-Dame, plus de six fois séculaire, et qui ressemblait à une ville, sur la nouvelle, construite de 1762 à 1782, portée par des assises gigantesques et qui ressemblait à une résidence royale, sur l'église Saint-Bernard avec ses dix-huit colonnes étincelantes de marbre et d'or et que les deux moines artistes, F. Amand Robin, ferronnier-ciseleur et F. Abraham Gilson, peintre, avaient embellie à souhait, sur ses orgues et ses chasses, sur tous ces trésors d'incalculable richesse, la France de 1793 avait vomie la lie la plus hideuse de ses hordes incendiaires et pillardes.

Stupidement accusée d'avoir offert un abri à Louis XVI, après sa fuite de Varenne, l'abbaye fut assaillie le 23 juin 1793 par la soldatesque française, ivre de fureur et de vin, que commandait un bandit, le général Loyson. A leur tête, comme à la tête de la troupe sinistre qui envahit Gethsémani, un Judas, un prêtre, Bernard de Mogue, protégé des moines, immonde apostolat qui finira sur la guillotine. Il guide les pillards qui font irruption par toutes les brèches, il allume leurs torches et l'incendie, attise pendant six semaines au feu de l'enfer, dévorera dans un épouvantable brasier un des plus splendides abbayes de la chrétienté, l'orgueil du Luxembourg, la parure nationale, avec l'église, le monastère, les forges célèbres, le moulin de Rondbuisson, la maison blanche, les fermes opulentes, avec une bibliothèque de 15,000 volumes renfermant des trésors.

Et, depuis lors, les ruines pleurent dans le désert comme dans un champ de carnage, dressant comme des bras mutilés, comme des moignons décharnés, leurs débris d'architecture. En 1836, un vénérable prêtre, devenu curé de Tintigny, fut amené par son évêque, Mgr Dehesselle, devant ce théâtre de dévastations et pensa mourir de douleur. C'était le dernier des moines d'Orval, D. Arsène Preymuth. Il ne survécut que quelques mois à cette vision d'horreur. Le dernier abbé, Gabriel Siegnitz, après avoir languie en prison pour refus du serment constitutionnel, était mort en 1799. Que le moine héroïque qui veut ressusciter Orval s'en aille bientôt reprendre la crosse du dernier abbé au Musée du Cinquantenaire!

\* \* \*

C'est, en effet, la résurrection qui s'annonce.

Après avoir livré aux flammes l'abbaye, l'avoire ravagée, sacagée, emporté sur des chariots tout ce qui pouvait s'enlever, la République française se hâta de mettre en vente ce vaste domaine de plus de quinze hectares dont deux de bâtiments qu'enser-

rait son mur de clôture et les innombrables propriétés qu'elle possédait dans les Etats autrichiens et en France. Depuis Bernard Stévenotte, le premier acquéreur, en 1797, le domaine principal passa par une dizaine de mains avant d'échoir à M. Edouard Wauters, de Liège, décédé en 1926. Son héritière, M<sup>me</sup> de Terwagne-Wauters le transmit à sa fille adoptive, M<sup>me</sup> de Harenne. En ces derniers propriétaires, il faut saluer les nobles restaurateurs de l'abbaye d'Orval. Dans un admirable élan de foi et de générosité, ils ont fait abandon complet de leurs droits de propriété, si bien qu'Orval a fait retour à l'Ordre de Cîteaux. Entre les généreux donateurs qui se dépouillaient de leurs possessions, légitimées, comme on le sait, par le Concordat, et l'Ordre monastique qui les récupérait, un homme providentiel s'est rencontré pour réaliser la pensée des bienfaiteurs en rendant la vie aux ruines. C'est un héros de la grande guerre, qui s'y est couvert de gloire par l'accomplissement des plus périlleuses missions, par l'exécution d'un travail hardi du corps de génie, dont il était officier, le Gantois Charles van der Cruyssen. Il appartient à cette élite de l'humanité que le spectacle de la guerre a fait monter jusqu'aux cimes en leur découvrant le néant de ce monde et les seules réalités de la vie éternelle. Après l'armistice, il troqua la tunique d'officier contre le froc du moine; il entra à l'abbaye cistercienne de la Grande-Trappe, à Soligny, dans l'Orne, sous le nom de Frère Marie-Albert. La Belgique a repris son enfant qui nous est revenu, à l'annonce de la rétrocession d'Orval à son Ordre, avec la mission de la faire sortir du tombeau. L'idée a séduit les plus nobles cœurs. La fibre nationale s'est émue. Les souvenirs d'un passé grandiose ont chanté dans les mémoires. Le roi Albert et la Reine, qui ont le culte de toutes nos vraies gloires, se sont épris d'enthousiasme et se sont réjouis de voir cette œuvre de restauration confiée aux mains d'un soldat, dont ils connaissaient la bravoure étincelante. Ils savent quel cœur de héros bat dans sa poitrine sous la blanche coule du Bernardin. Ils ont entraîné à leur suite toute notre aristocratie et accordé leur haut appui à l'Association sans but lucratif, intitulée : *Abbaye de Notre-Dame d'Orval*, se souvenant sans doute d'Albert et d'Isabelle, qui en furent, au XVII<sup>e</sup> siècle, les puissants protecteurs.

Frère Marie-Albert est arrivé, l'an dernier, avec une colonie de moines. Des travaux d'aménagements activement poussés dans un premier corps de logis ont permis d'y abriter la communauté renaissante en attendant que se relève la grande abbaye. Une chapelle romane, pierre d'attente du monument rêvé, comme nous l'avons dit, vient d'être inaugurée. Si hardie, je dirais presque si chimérique, peut-être, que paraîsse cette conception, on a cru qu'elle était à la hauteur de la générosité belge, à la hauteur de notre foi et qu'elle n'encontrerait pas l'exécution d'un autre grand projet que le successeur de Léopold II ne peut oublier, l'érection de la Basilique nationale du Sacré-Cœur. Si vive d'ailleurs est la sollicitude qui règne en haut lieu pour la restitution à notre pays de l'antique Orval, que prochainement sera émis, au bénéfice de l'œuvre, un timbre spécial et que les plus ingénieuses initiatives se manifestent en sa faveur.

\* \* \*

Sur la puissante cité monastique qui mirait les beautés de l'art dans les splendeurs de la nature, la légende a fleuri et suspendu ses guirlandes exubérantes. On n'a pu la voir sombrer dans l'affreuse tourmente sans que l'imagination populaire s'en émett et se berçât longtemps de la prophétie de la découverte d'un trésor. L'histoire lui suffit pour faire sa grandeur.

Elle est la plus ancienne abbaye cistercienne de notre pays, antérieure aux *Dunes* de sept années, antérieure à *Villers* de quatorze, à celle d'*Aulne* de quinze et de *Cambron*, de seize, qui remontent toutes à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Orval est de 1132, fille de Trois-Fontaines, petite-fille de Clairvaux et sa glorieuse origine la rattache à saint Bernard, à qui elle fut demandée

par le comte de Chiny, Albert, et l'oncle de celui-ci, Albéron, le savant évêque de Verdun.

Elle appartient donc au comté de Chiny, passa plus tard avec cette principauté dans le duché de Luxembourg et, conséquemment, dans les Etats de la Maison d'Autriche. On sait que Charles-Quint et Marie-Thérèse n'ont pas dédaigné de se parer de ces titres : comte de Chiny et duc de Luxembourg.

Orval a vécu près de sept siècles et si cette longue existence fut traversée par les agitations du dehors et les crises intérieures, l'histoire rend témoignage à la stabilité de l'institution qui est restée digne, au cours des âges, de la grandeur de sa mission, persévérément fidèle à l'idéal monastique tel que l'a conçu le génie de saint Benoît.

Elle a produit des légions de saints religieux, mais aucun d'eux ne fut porté sur les autels, si ce n'est le bienheureux Constantin, son premier abbé, inscrit au Ménologe bénédictin. Elle compte parmi ses illustrations, deux noms particulièrement célèbres, DOM GILLES, connu sous le nom de GILLES D'ORVAL, le chroniqueur du XIII<sup>e</sup> siècle qui, continuateur d'Heriger et d'Anselme, écrivit en latin les *Gesta Pontificum*, la suite de l'histoire des évêques de Tongres, Maestricht et Liège, jusqu'à son temps. Sans son œuvre, source capitale, quelle nuit s'étendrait sur notre passé, depuis l'an 1048, où s'arrêta Anselme!

L'autre illustration est D. Bernard de Montgaillard, abbé de Nizelles de 1602 à 1608 et d'Orval, de 1608 à 1628. C'est un grand homme, un grand moine, un grand orateur, un grand réformateur. C'est une des gloires les plus pures du règne d'Albert et d'Isabelle, qui le tenaient en haute estime. D'une science extraordinaire, il avait beaucoup écrit et, dans un excès d'humilité peut-être indiscret, il a fait livrer aux flammes tous ses manuscrits. Il ne reste de lui qu'un chef-d'œuvre oratoire, tout à fait dans le goût de l'humanisme encyclopédique, l'Oraison funèbre de l'Archiduc Albert qui fut imprimée par Plantin, sur les ordres de l'Archiduchesse. Un admirable portrait de Dom Bernard de Montgaillard, conservé au Musée d'Arion, le représente ayant à ses pieds les trois mitres d'évêchés qu'il avait refusés et celle de l'abbaye de Nizelles. Il n'a pas existé à Orval un homme qui puisse lui être comparé pour la puissance de rayonnement de ses vertus héroïques et de sa supériorité intellectuelle. Pour avoir participé à Paris, comme Feuillant, aux agitations de la Ligue catholique contre le futur Henri IV, il fut toute sa vie poursuivi par la calomnie qui l'accusa de régence, et ses souffrances physiques, en ajoutant à son martyre intérieur, l'achèvent en beauté.

\* \* \*

Orval a connu quatre crises opposées dans le déroulement de son histoire et les a surmontées. Au sortir de la période de ses premiers développements qui s'étend jusqu'à 1250, l'abbaye fut presque anéantie par l'incendie de 1251, date approximative, et le demi-siècle, qui suivit, marqué par la dispersion des moines, fut une ère de détresse profonde. Elle se débattit donc douloureusement pendant toute la première partie du XIV<sup>e</sup> siècle, à partir de la prélature de Jean V de Huy, pour s'arracher à l'abîme où elle s'était engloutie. Elle se releva par l'appui de Cîteaux et retrouva des jours de prospérité et de calme (1).

Deuxième crise. Les temps redeviennent calamiteux au temporel et au spirituel, à l'époque des guerres de rivalités entre Charles-Quint et François I<sup>er</sup>, qui menacèrent la fortune et l'existence même de l'abbaye, située aux frontières. En même temps, le protestantisme sévit avec rage et fait passer sur les âmes un souffle malsain. Orval ne put échapper à la contagion, l'observance monastique fut ébranlée et de 1555 à 1605 les perturbations amenées par les guerres incessantes, aggravées par l'indiscipline, engendrent la décadence.

Mais, encore une fois, la Providence suscite le sauveur : c'est Dom Bernard de Montgaillard qui fut imposé aux moines comme abbé par l'archiduc Albert et ne put faire son entrée à Orval qu'avec une escorte de dragons. Le plus illustre des Abbés harangua ses moines avec une telle habileté, en commentant le texte : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis », qu'il gagna d'emblée tous les cœurs. Il releva les finances obérées, il restaura les observances, il rétablit la règle de saint Benoît dans toute sa vigueur. Il faut le considérer comme le second fondateur d'Orval.

Troisième crise. La plus redoutable. Orval, sous l'abbé Henrion, de Malines (1707-1729), fut contaminé par le jansénisme, dont

trois étrangers lui apportèrent le venin. Le mal s'envenima soudainement, à la faveur même d'une austérité excessive que l'imprudent Abbé, Charles de Bentseradt, avait fait régner dans l'abbaye, après la mort de D. Bernard. C'est lui qui avait accueilli les loups dans la bergerie, sans avoir su les discerner sous la peau de brebis. Longtemps, la perfide hérésie serpenta dans les âmes. Quand elle fut découverte, elle avait gâté une quinzaine de moines qui, se refusant à signer la bulle *Unigenitus*, s'enfuirent en Hollande. Le poison était vomi et la communauté recouvra la pleine santé spirituelle.

La dernière crise fut celle de l'opulence. Sous l'Abbé Mommertz (1729-1742) et ses successeurs, Albert de Meuldre (1743-1757), Effleur (1757-1764), la fortune de l'abbaye monte à l'apogée, elle est immense, elle n'a pas cessé depuis Bentseradt de faire bouler de neige. Sa source est pure, le travail austère, régulier, accroît son capital, ses exploitations agricoles et industrielles se développent en pleine prospérité, elle acquiert indéfiniment des biens-fonds qu'on lui offre de toutes parts et par l'achat des enclaves fait un vaste ensemble d'un seul tenant de ses propriétés.

Source pure, emploi digne d'une abbaye, car le budget de la charité ne cesse de grossir à l'avenant. Mais la richesse pour une abbaye, c'est le danger. La conscience des moines protestait, elle exhalait des plaintes par des chronogrammes dans le genre de celui-ci : « *Væ vobis qui conjungitis domos acquisitione quae est sine fine.* — *Malheur à vous qui joignez maisons à maisons par des achats sans fin.* »

Le pouvoir civil s'alarmait de cette extension de la main-morte, autant Louis XV, pour les biens situés en France que les autorités luxembourgeoises et Marie-Thérèse pour les autres. Le peuple poussait des clameurs, avec raison parfois, quand la justice faisait saisir le modeste mobilier d'un débiteur insolvable.

Comment cette crise qui coïncide d'ailleurs avec une parfaite régularité monastique s'est-elle dénouée? Ne pouvant capitaliser à outrance, ni acquérir sans limite ou risquer des placements aventureux, le Chapitre décida de consacrer les revenus d'Orval à reconstruire l'abbaye dans de plus vastes proportions, d'appeler tous les arts à l'édification d'une église dédiée à saint Bernard et d'un nouveau monastère. Dewez fut l'architecte, l'auteur de Bonne-Espérance, de Floreffe. Son œuvre n'a pas obtenu le suffrage des artistes, on a trouvé sans style et sans goût l'immense parallélogramme qu'il a tracé. L'abbé de Feller nous a laissé, par contre, une description de l'église qui en étale surtout les richesses.

Toute cette magnificence, que saint Bernard eût condamnée, a disparu dans la fournaise de la Révolution.

L'heure de la renaissance a sonné. La Providence a fait un signe. L'histoire recommence. Orval répétera les mêmes gloires, les mêmes bienfaits, et décrira à nouveau le cycle de son évolution.

Nous formons des vœux pour que son avenir réponde à son passé.

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

### Le tricentenaire de Bossuet

La Revue hebdomadaire a publié, dans son dernier numéro, un remarquable article de M. Charles-Gustave Amiot. Nous en extrayons ces passages :

Que dire de Bossuet? C'est une vieille gloire : elle est éclatante jusqu'à faire peur. Pour beaucoup d'esprits cultivés, il est momifié dans une légende qui l'entoure en vain de foudres et d'éclairs. Son œuvre immense se résume dans les *Oraisons funèbres*. C'est le plus faux des genres et il ne l'aimait pas, quoiqu'il y ait excellé. Le baccalauréat oblige bien les maîtres et les élèves à faire état des *Sermans*, flanqués de quelques morceaux choisis, mais comme on est indulgent à l'ignorance des candidats sur cet article!

Cela ne serait rien. Nos trois grands hommes de théâtre à part, qui donc, d'entre nos classiques du XVII<sup>e</sup> siècle, vit dans beaucoup d'esprits et d'âmes d'une vie ardente, familière et renouvelée? Rien ne me paraît plus tristement comique et d'une outrance plus impropre que le mot que Nisard emploie à propos de plus d'un des maîtres de la pensée humaine : sans cesse il ramène ce mot « populaire » au sujet de celui-ci ou de cet autre, dont la majorité des gens dits cultivés ne citent que trois phrases, toujours les

(1) Un second incendie, allumé par les Huguenots, que commandait le marquis de Coligny, et qui fut vite réparé, passa comme un cyclone en 1037.

mêmes, et se croient dispensés par là d'en lire seulement une page.

Et ainsi, cependant qu'on accordera sans trop de peine qu'il est le plus grand prosateur de la langue française, l'œuvre de Pascal, après tout, n'étant que ruines, — si même quelques artistes l'égalent à nos premiers poètes, — si un F. Brunetière lui décerne un rang unique pour l'abondance des chefs-d'œuvre et pour l'incomparable supériorité de l'un d'entre eux, il arrive à Jules Lemaitre, par exemple, de déclarer que personne ne le lit sauf ce même Brunetière, et de trouver cela tout naturel. Il avoue que Bossuet le fatigue vite, quand il s'y reprend, encore qu'il le juge « comme on dit, très fort ». Voilà, traduite à merveille par un esprit d'élite, l'impression de presque tout le monde. Comme si, quand il est délicieux, Jules Lemaitre était autre chose qu'un sermonnaire laïque!

Il a bien des manières d'être poète et ce serait un jeu de prouver que le fond et les images de Lamartine sont perpétuellement ceux de Bossuet. Mais, comme Lamartine et comme Musset, il a premièrement la source; il est enivré et possédé, dirait de lui Platon. Ah! comme nous avons besoin qu'on nous dégoûte de la littérature pour nous rendre le sens de la poésie. Quel poète qu'un homme capable de toutes les émotions et dont toutes les émotions, jamais capricieuses ni intermittentes, ni desséchées, sont portées sur le fleuve uniforme d'une seule passion, d'un seul amour qui ne fait qu'un avec sa foi! La poésie religieuse est la plus sublime de toutes, parce que son objet ne risque jamais de devenir méprisable. On en change pas de plan ni de climat quand on passe de la *Genèse* ou d'Isaïe à Bossuet. Quand aura-t-on fini de comparer à un conseiller d'État l'homme des *Élévations sur les Mystères* et des *Méditations sur l'Évangile*: remarquez ces titres qui sont déjà ceux de Vigny et de Lamartine.

Je sais qu'on a tout dit sur Bossuet, mais j'oublie tout ce qu'on a dit quand je le rouvre, et je le trouve tout neuf... Voilà l'un des privilèges du génie: qu'un érudit élabore quatre gros tomes sur Fléchier ou qu'une thèse de doctorat ressuscite Dufresny, ce petit champ est tondu pour longtemps; peut-être même que Fléchier ou Dufresny n'aurait été qu'un prétexte pour ma curiosité plus amusée du commentateur que de l'objet du commentaire. Mais, dans Bossuet, c'est moi que je retrouve, agrandi et génial dans les profondeurs et les complexités de mon dangereux cœur, dans mes fautes et dans mes solidités. Là réside un des mystères de la poésie; nous ne nous y sentons jamais plus nous que lorsque nous y retrouvons nos frères, les autres hommes.

Quoique La Bruyère l'ait nommé un « Père de l'Église » en croyant parler « d'avance le langage de la postérité », disons-le franchement, ce n'est pas comme théologien, ni comme évêque, ni comme apologiste que Bossuet demeure une grande gloire nationale. A ce titre, il reste ignoré ou négligé même de beaucoup d'âmes pieuses. Sans aller jusqu'à écrire lestement, comme sainte Beuve, que le sermon est un « genre ennuyeux », il est évident, qu'on le déplore ou non, que les quatre cinquièmes des lecteurs d'aujourd'hui, s'ils lisent Bossuet, considèrent comme mort tout ce qui n'est pas du poète, de l'artiste ou du moraliste.

Il me fait penser à tout parce qu'il va au fond de tout: je me suppose anticatholique ou même agnostique... j'ouvre, soit le *Discours sur l'Histoire universelle* à la dernière page, soit l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* au début, soit l'un des deux sermons célèbres sur la Providence; j'y trouve la même assertion sous plusieurs formes magnifiques, le même *credo* irritant et autoritaire, l'idée la plus chère à Bossuet, celle qui fait d'Augustin l'un de ses deux patrons préférés (saint Paul étant l'autre), en un mot une vieillie, le *De gubernatione Dei*, la certitude que « Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain ». Lecteur assidu de Renan ou seulement de cet honnête Zeller, à propos de qui Sainte-Beuve, ailleurs si juste pour Bossuet, l'a traité un jour de vicair de campagne matiné de Thomas Diafoirus, — je m'insurge contre ce parti-pris préalable de traiter la science, après l'avoir niée par ce postulat ou cette pétition de principes qu'est la Révélation. Je décide que toutes les déductions vont être viciées, toutes les considérations faussées d'avance par la suppression du hasard et

des causes secondes. Si je suis un sot, je ferme le livre, n'étant pas pour le moment soucieux d'art ni de ce que je nomme vaine rhétorique. Si, mieux avisé, je continue à lire cette histoire, ce sermon ou cet éloge funèbre, j'y verrai les causes secondes éclairées, débrouillées, pénétrées exactement avec le génie impassible et fataliste de Thucydide. Libre à vous de croire ou non que les passions sont suscitées ou refrenées par Dieu. Leur jeu nous est révélé, leur mécanisme détaillé, les portraits sont criants de la vérité essentielle, c'est l'humanité de Montaigne et de La Rochefoucauld avec beaucoup moins de parti pris de nous abêtir que chez le premier, beaucoup moins de système et de roideur abstraite que chez le second.

Et c'est alors que je m'écrie: « Mais ceci est du Spinoza, ceci du Voltaire ou du Rousseau, ceci du Nietzsche, ceci du Hobbes ou même du Darwin ou de l'Hæckel! » Voici dans quelques pages de la *Politique tirée de l'Écriture Sainte* tout le *Contrat social* moins la part de l'absurde. Voici dans les *Maximes sur la Comédie* toute la *Lettre sur les Spectacles*, moins les puérités! Et je m'interroge: « Pourquoi cet homme ne fut-il pas exclusivement pamphlétaire, ou publiciste, ou métaphysicien ou moraliste ou, qui sait? négociateur ou ministre? » On applique à Racine un mot de Retz et l'on écrit: « Il y a eu toujours en lui du je ne sais quoi, mais un je ne sais quoi qui ne s'est jamais développé qu'à sa gloire. » Pour Bossuet, c'est bien autre chose qu'un je ne sais quoi: les preuves sont sorties partout, les fragments de ses dix sortes de génie sont complets ou plutôt l'omnivertualité de son génie s'affirme en cent endroits.

Là où ce sens de la mesure devient vraiment admirable, c'est dans la polémique. « *Et nunc erudimini.* » Instruisez-vous à la tempérance verbale, à l'impartialité, à la charité, pamphlétaire, journalistes, politiciens, et même vous théoriciens et savants, qui si souvent ne songez qu'à votre boutique, lorsque vous avez l'air de jeter feu et flammes pour la vérité. *Jamais Bossuet ne hait les idées à cause des personnes. Jamais il ne hait les personnes à cause des idées.* Je ne sais si on trouverait un autre prêtre, fût-ce parmi les plus vénérables, qui n'ait pas eu des moments et des parties de fanatique. A s'appuyer toujours sur la théologie et les conciles, on court le risque particulier de devenir scolastique, à défendre la tradition de s'entêter, à faire toujours parler Dieu de lui prêter de son humanité. A l'origine de toutes les hérésies, il y eut une crise de mégalomanie religieuse chez le dissident, quand il était encore orthodoxe. La personne de Bossuet, d'ailleurs si détaché de toute ambition et que des honneurs peut-être insuffisants sont toujours venus chercher, disparaît absolument derrière sa dialectique, ses ripostes et ses apologies. Grossièrement insulté par Jurieu ou d'autres, il ne s'émue point, il n'affecte pas davantage ce silence hautain qui peut trahir la blessure. Que sa victoire soit magnifique ou que, par exception, l'adversaire soit plus solide (la *Défense de la tradition et des Saints Pères* peut paraître faible contre Richard Simon), il n'a de mouvement, de chaleur, de joie ou de peine que pour ou contre une doctrine.

Cherchez le « moi » de Bossuet dans son œuvre vaste, cherchez-le dans les *Mémoires* et le *Journal* de l'abbé Le Dieu, à peine si vous le discernerez dans quelque trait violent contre Fénelon, qu'il qualifie d'« hypocrite suprême (1) ». Après ses plus grands succès oratoires, il rentre chez lui en hâte « comme pour se mettre à l'abri de l'applaudissement » — « rendant gloire à Dieu, nous dit son mémorialiste, de ses dons et de ses miséricordes, sans dire seulement le moindre mot de son action et de son succès ».

Quoi de plus touchant que le trait suivant? Mourant, il s'appelle à son chevet le curé de Varredes qui se recuse: « Me consulter, moi, vous à qui Dieu a donné de si grandes et si vives lumières! » — « Détrompez-vous, répond Bossuet, il ne les donne à l'homme que pour les autres, le laissant souvent dans les ténèbres pour sa propre conduite. » Comparez là-dessus le faste de Chateaubriand jusque dans sa sépulture et l'hypertrophie posthume du « moi » dans les *Mémoires d'Outre-tombe*. Ceux qui nomment René le Bossuet du siècle se moquent un peu du monde.

(1) Sur quoi Sainte-Beuve de se récrier! Mais quand vous aurez parlé des fausses soumissions de cet éternel insoumis qu'est Fénelon, de ses nuances fuyantes et de son fond insaisissable, ou encore de la ténacité de ses raucunes sous l'onction, etc., vous aurez fait comme M. Jourdain, protestant que son grand-père n'était pas marchand, mais qu'il se connaissait en étoffes et qu'il en pédait à ses amis... contre de l'argent. Fénelon n'est pas Tartuffe, mais Brunetière le disait « insincère ». Le mot me suffit.

## En marge de la S. D. N.

*Nos lecteurs feront délices de ces derniers « propos diplomatiques » d'Ulysse, dans le Figaro. Certes, c'est quelque peu « chargé », mais c'est éblouissant et irrésistible. Ulysse accable Genève et... la critique est aisée! Mais que d'esprit...*

Ce mot de « marge », qui revient si souvent dans les télégrammes le Genève, prêterait à équivoque, s'il n'était défini. Nous n'avons pas le mauvais goût d'entendre par là tous les à-côtés, qui sont quelquefois les bas-côtés, du Temple, tous ces *graffiti* parlés ou murmurés qui en racontent les potins. C'est un sujet qui ne trouvera sa majesté que dans la perspective de l'Histoire. En attendant, ce n'est que de la chronique galante. Nous ne dirons pas qu'elle est parfois scandaleuse. Ce serait un anachronisme en un temps où il n'y a plus de scandales, puisqu'il n'y a plus de préjugés, du moins de ceux qui causent les scandales. Les croyants de Genève ont tant de préjugés en politique — de ces préjugés si répandus grâce à eux que c'est un scandale de ne pas les avoir — qu'en vertu de la loi des compensations, certains sont exposés à en avoir moins sur le chapitre de la morale bourgeoise. La plupart, nous leur devons cet hommage, sont de véritables saints au sens traditionnel du mot et donnent l'exemple de la plus stricte vertu. Quant aux autres, nous ne devons pas leur appliquer un critère indigne d'eux. Ce sont plus que des saints, ce sont des dieux. Quand ils quittent leur Olympe pour venir parmi nous, ils font comme Jupiter qui se transformait en animal pour visiter les mortels. Sachons-leur gré de condescendre à nos faiblesses pour se rapprocher de nous et vénérons dans leur animalité miséricordieuse le signe éclatant de leur divinité.

\* \* \*

Examinons seulement dans la « marge » la partie sacrée et indéchiffable, vouée aux entretiens secrets (oh! diplomatie publique! au cours desquels nos grands hommes hâtent l'avènement de la justice « immanente et atmosphérique ». Expression empruntée au grand discours de M. Briand, et qui a été très applaudie. Elle méritait de l'être par un auditoire habitué à se payer de mots. Elle évoque, en effet, deux attributs qui s'excluent, la justice ne pouvant être à la fois immanente, c'est-à-dire intérieure et atmosphérique, c'est-à-dire extérieure. Ces entretiens qui permettent aux hommes d'Etat de prendre contact et d'échanger leurs vues sur les problèmes de l'heure, suffiraient, nous assure-t-on, à justifier l'existence de la S. D. N., puisque, sans elle, ils seraient impossibles. Voit-on M. Briand se rendant à Berlin pour rencontrer M. Stresemann ou, comme disent les militaires, allant à la botte chez le maréchal Hindenburg? Quelles clameurs parmi nos nationalistes encore rebelles à l'esprit de Locarno! Ils n'admettraient pas davantage la visite de ces bons Européens à Paris, même s'ils déposaient une couronne sur la tombe du soldat inconnu. Cela viendra quand la justice immanente à Genève sera devenue atmosphérique à Paris.

Avant de se prononcer sur les mérites de ces entretiens en marge, il faudrait savoir si nous avons sujet de nous en féliciter. Or, autant que nous en pouvons juger par le résultat, ils représentent surtout le nécrologe de nos droits entre les litanies de la paix. Puis, la S. D. N. n'est pas fondée à revendiquer l'exclusivité de cette forme de l'action diplomatique. Nous n'aurons pas la candeur de dire que, pour ces entretiens secrets, il y a les ambassadeurs qui, autrefois, quand ils n'étaient pas annihilés par les conférences, faisaient sans bruit ce que celles-ci ne font pas avec beaucoup de bruit. Au sens ancien du mot, c'est une espèce disparue. Les conférences et la S. D. N. en ont supprimé les derniers spécimens, ceux qui avaient survécu au télégraphe, lequel a tué la poste et, par conséquent, le rapport, ou plutôt la « dépêche », ainsi qu'il s'appelait, quand il était lentement ciselé, et au téléphone qui, aujourd'hui, tue le télégramme, en attendant d'être tué à son tour par l'avion vainqueur, qui permet d'organiser rapidement le contact personnel des gouvernants eux-mêmes. En fait, le rôle des ambassadeurs se bornant à transmettre sans observation des lettres, des télégrammes ou des messages téléphoniques, ce ne sont plus que des P. T. T. d'un rang supérieur, mais d'une condition inférieure, car ils ne sont pas encore syndiqués.

Contrairement au credo de Genève, le monde ne datant pas du *Covenant*, avait, depuis longtemps, ménagé à ses dirigeants des rencontres plus discrètes et plus fécondes que celles d'aujourd'hui.

Sans aller bien loin, nos délégués pourraient se documenter à cet égard. Il leur suffirait de déjeuner sur les bords du lac Léman, à Vevey, à l'hôtel des Trois Couronnes, ainsi nommé parce que les rois s'y retrouvaient sans attirer l'attention, à la faveur d'une cure de repos, parfois fort active. C'était la villégiature favorite du prince Gortchakoff, à l'époque où, chancelier de Russie, entre le traité de Francfort et le Congrès de Berlin, il faisait figure d'arbitre de l'Europe. Il y rencontrait ses collègues des grandes puissances et y méditait, dans le calme, sur les problèmes de la grande politique. C'est là, sans doute, qu'il a mûri les arguments qui ont déterminé son souverain, Alexandre II, à intervenir à Berlin, en 1875, pour empêcher Bismarck de nous envahir de nouveau. N'en déplaise à nos imbéciles ou sanguinaires pacifistes sovietophiles, il y avait alors une Russie tsariste qui maintenait la paix comme il y a aujourd'hui une Russie bolchevisée qui prêche la guerre.

Pour les hommes politiques et les ambassadeurs qui, ayant dîné en ville tout l'hiver, consacrent l'été à soigner leur foie, leur estomac ou leurs intestins; il y avait Marienbad et Carlsbad, où la diète alimentaire était compensée par la suralimentation diplomatique. Ces villes d'eaux célèbres avaient sur Genève l'avantage d'attirer, sous des prétextes sanitaires, les rois eux-mêmes. Le roi Edouard y eut, avec M. Clemenceau, des conversations moins bruyantes et plus fécondes que celles de Genève. Elles l'eussent été plus encore si l'esprit de Genève n'avait déjà soufflé dans les Parlements de leurs pays respectifs. Elles eussent empêché la guerre, comme les méditations de Gortchakoff, sans une opinion aveugle, responsable de ses deux principales causes du côté des alliés : l'impréparation française et l'hésitation anglaise.

Nous croyons que la justice et la paix étaient, pour parler le langage de M. Briand, plus atmosphériques à Marienbad qu'à Genève. Ce qui appartient spécifiquement à la S. D. N., à sa cohue de quarante-sept délégations, avec, par ordre d'importance, leurs centaines de journalistes, de dactylos et de secrétaires, c'est une atmosphère saturée de réclame et de fiébrilité. Foire aux vanités, mauvaise école de réalités. Au contraire, à Marienbad, les hommes étaient unis par le sentiment de leurs communes infirmités, bonnes consœurs de solidarité. Quand on échange des confidences sur l'état de ses entrailles, on est bien près de savoir, même politiquement, ce qu'on a dans le ventre. Leur cure les disposait à faire celle du monde.

\* \* \*

Ainsi l'Evangile de Genève, dont personne ne défend plus le texte, n'innove dans sa marge qu'en ce qui la rend inutile ou dangereuse. Que lui reste-t-il donc? A cette question, je trouve une réponse dans les sages propos d'un diplomate que je qualifierai d'éminent, pour ne pas le distinguer des autres, et qui, depuis la fondation de la Ligue, en suit assidûment les travaux. A ses yeux, le destin de la S. D. N. est préfiguré par un conte d'Anderson dont voici l'essentiel :

Un roi commande chez un tailleur merveilleux un vêtement enchanté qui contient dans ses plis tous les biens de la terre, richesse, gloire, amour. Le tailleur prend minutieusement les mesures de Sa Majesté et la prie de fixer un jour pour l'essayage. Ce jour venu, le tailleur déshabille entièrement le souverain, après lui avoir ôté son épée et fait le simulacre de lui essayer le vêtement magique. Les courtisans, habitués à s'exaltier devant le néant, prodigient les félicitations au roi et les louanges au tailleur. Dans sa bonne ville qu'il parcourt au milieu d'un enthousiasme délirant, le roi fait le geste de répandre les biens dont il est comblé, pendant que son peuple se prosterne et baise les pans de son invisible manteau, jusqu'à ce qu'un enfant, plus près de la vérité que les hommes, s'écrie avec stupeur : « Mais, ô roi, tu es tout nu! »

De même, la S. D. N., ou plutôt son auguste cliente, la Paix, reine du monde, désarmée et dévêtue, donne des bénédictions à une foule stupide et en reçoit d'aveugles hommages, jusqu'à ce que les peuples enfants, plus sincères et plus menacés que les autres, lui disent : « O Paix, tu es toute nue! » Tel est le sens des efforts récents et d'ailleurs vains, des petites puissances pour obtenir des garanties moins décevantes que celles dont Genève leurre l'univers. Telle est aussi la raison de la démission de deux hauts dignitaires de la cour de Genève, L'un, M. de Jouvenel, homme de goût, s'éloigne de cette Paix, parce qu'il la trouve mal faite. L'autre, lord Robert Cecil, homme austère, se voile la face devant elle, parce qu'elle est nue.

## ITALIE

## La retraite du cardinal Billot

Du Giornale d'Italia cet intéressant article de M. Pio Molajani :

En novembre 1911, l'*Osservatore Romano* donnait la date du prochain Consistoire et les noms de ceux qui seraient promus à la pourpre. Dans la maison des Pères Jésuites, la nouvelle fut reçue avec autant de joie que de surprise. L'un des Pères était élevé à la haute dignité sans que personne eût soupçonné jusqu'à ce jour l'événement qui honorait la Compagnie. Le plus surpris de tous fut le candidat, lequel ignorait tout. Aux félicitations de ses collègues, il objecta même qu'il pouvait s'agir d'une erreur de personne ou d'une faute d'impression. Il n'arrive, en effet, jamais que la publication ait lieu sans que les désignés aient été prévenus soit par une communication de la Secrétairerie d'État, soit par le Souverain Pontife personnellement.

L'anomalie reçut immédiatement son explication. Tandis que le Père Billot se trouvait dans sa cellule, avec quelques Pères, tranquille et modeste dans tous les cas, que la nouvelle fut exacte ou résultat d'une erreur, survint le général de la Compagnie, qui lui annonça son élévation et lui remit la lettre de la Secrétairerie d'État. Parvenue par la voie hiérarchique, il l'avait gardée quarante-huit heures sur son bureau.

Lorsqu'un religieux est nommé cardinal, par grand égard à l'autorité à laquelle les Pères sont complètement soumis, la communication en est toujours faite au général de l'ordre ou de la congrégation à laquelle appartient l'intéressé. C'est le dernier acte de dépendance hiérarchique que le moine ou le régulier subisse avant d'être soustrait à la discipline par le cardinalat.

Dans le cas du Père Billot, le retard apporté par le général à la participation fut très commenté : peut-être une simple épreuve, la dernière qu'il pût imposer à la vertu de son subordonné.

\* \* \*

Pie X, en nommant le Père Billot cardinal de Curie, c'est-à-dire avec résidence à Rome, n'avait pas, à coup sûr, cédé à l'intention de remplacer le cardinal Mathieu par un autre Français. Le gouvernement de la République se serait d'autant mieux passé d'avoir ce représentant dans le Sacré-Collège que ce prêtre rigoureux n'était certainement pas le plus agréable au cabinet de Paris. Il avait collaboré avec Pie X dans la période de la rupture des relations diplomatiques. Il avait même préparé, s'il n'avait pas entièrement établi, divers documents pontificaux où l'inflexibilité du Pape en matière de foi et de discipline catholiques n'admettait aucune sorte de transaction. Pie X avait donc voulu récompenser les qualités de l'austère Jésuite, les services par lui rendus à l'Église, et il s'était assuré *un conseiller naturel* dans la personne du nouveau membre de son Sénat.

\* \* \*

Cela posé, toute indication biographique devient superflue. Pareillement, toute hypothèse sur les causes de sa démission. Il n'a pas eu besoin d'aucun motif humain ou, pis encore, politique, pour justifier sa renonciation. Lorsqu'on a quatre-vingt-deux ans et que l'on a vécu entre l'étude et la prière, la décision de quitter le monde — même si l'on appartient à la cour pontificale — pour se préparer à mourir, ne peut pas et ne doit pas être soumise à l'analyse critique ni infirmée par des commentaires critiques.

Le Cardinal n'a pas allégué un autre motif d'un abandon si peu commun. Pie XI, qui connaît les hommes et sait quel caractère de cristal est le sien, a certainement fait sur le cardinal Billot quelque pression paternelle pour lui faire quitter son projet. Il est logique de le supposer. Le Pape en aura usé comme d'habitude en pareil cas, mais certainement sans aucune espérance d'aboutir comme sans aucun dessein de découvrir d'autres causes à un acte tellement insolite. Le geste solennel et sublime de cet humble serviteur de l'Église, qui enlève de ses épaules une pourpre d'abord non désirée, puis devenue, avec le poids des années, de plus en plus lourde, ce geste est de ceux qui s'imposent au respect et à l'admiration de tous : même du chef de l'Église, et du chef de l'Église plus que qui que ce soit. Tandis que le cardinal Billot, relevé simple Père d'une Compagnie qui interdit à ses membres tous les honneurs, s'agenouillait pour recevoir la bénédiction du Pape, celui-ci aura sans doute revu en pensée tous ceux qui lui ont demandé des titres, des distinctions, des promotions, pour satisfaire quelque intérêt personnel ou quelque préention

gouvernementale, pour assurer quelque équilibre humain, pour apaiser quelque incident diplomatique. Le nombre si limité des chapeaux vacants, qui rend le choix si laborieux à la veille de chaque Consistoire, était donc accru d'un, non par la mort qui chaque année fait des vides dans les rangs des vieillards, mais par un acte volontaire, rarissime dans tout le cours des siècles. Cet Un, mu par le désir de se préparer à la mort, a dû paraître à celui qui gouverne les destins de l'Église, véritablement grand.

\* \* \*

Cet hommage rendu au caractère d'un homme qui, à l'école du Saint Pontife, a appris à mépriser les biens de la terre, dans leur vanité, leur fausseté, et tout ménagement, toute considération humaine, nous avons à ajouter qu'il a reçu bien d'autres marques le jour de sa retraite. Pie XI, après avoir accueilli sa demande, tint à lui faire don d'une œuvre d'art, en signe de Sa plus haute estime. Et le Père Leodokowski, général de la Compagnie, tint à l'accompagner en voiture jusqu'au Sanctuaire de Galloro où, dans le couvent contigu, il revient vivre comme un simple frère. Là, sur le seuil de la maison, le général, qui commande à vingt mille prêtres dévoués à ses ordres jusqu'à la mort, n'ayant au-dessus de la sienne aucune autorité, sinon celle du Pape, s'inclina pour lui baiser la main. Devant les pauvres murs nus de cette église de campagne, un Chef, un formidable Chef des milices catholiques inclina son front devant son subordonné, le vieux Père qui revenait après seize ans dans la maison commune : c'était l'hommage de l'Autorité à la Vertu.

\* \* \*

Le Père Billot est revenu dans la maison du Noviciat, sur cette merveilleuse colline de Galloro, qui s'élève devant un des plus beaux panoramas du Latium. Le passant le plus étranger au mysticisme y sent son esprit s'élever à Dieu, dans la beauté de la création, dans la paix de la nature. Les jeunes hommes y sont préparés à la dure milice. Aucun meilleur exemple ne pouvait leur être donné que celui de cet homme qui, pour se retirer au milieu d'eux, simple, humble et pur comme un enfant, a laissé son manteau de pourpre aux pieds du Pape.

## Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

## Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

## Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages . . . . . fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. . . . . fr. 15.—

## CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques par P. BIÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

## FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages . . . . . fr. 6.50